

CAHIERS 116  
METANOIA

**116**

revue  
trimestrielle

**CAHIERS  
METANOIA**

Rédaction  
Administration  
26740 MARSANNE  
Tél : (33) 04.75.90.30.44  
Fax : (33) 04.75.90.31.48  
CCP Ass. Métanoïa  
LYON 6564-15T

Association Métanoïa  
Loi 1901  
Tirage : 11-2004  
Impr du Crestois  
26400 CREST

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

3

### COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 17*

5

### RECHERCHES

*Etude sur les Maîtres du CH'AN*

14

*Texte de Nisargadatta (1950)*

36

*Lampadaire du copte*

39

### LA GNOSE AU QUOTIDIEN

40

### BIBLIOGRAPHIE

42

### POESIES

47

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas* ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2004 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# EDITORIAL

En nous donnant ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que la main n'a pas touché, ce que le cœur n'a pas éprouvé, Jésus se propose de nous ouvrir l'accès au non-manifesté. Il veut nous faire passer du monde des images au monde sans image en nous invitant à nous tenir dans le lieu de la vie qui est celui d'où nous sommes venus, c'est-à-dire de *la lumière, là où la lumière s'est produite d'elle-même* (log. 50). En réalité, ce lieu, nous ne l'avons pas quitté, mais, vivant en mode illusoire, nous croyons l'avoir quitté et en éprouvons une nostalgie indéracinable.

Rappelons-nous que toute qualité, toute sensation, tout nom, se rattache à une réalité transcendante qui est son Essence. Ainsi tout ce qui paraît est le signe de ce qui est, toute existence témoigne de l'Essence, toute manifestation procède toujours d'un état de non-manifestation.

Comment engager correctement le processus de retour afin de rejoindre la non-manifestation ? Il s'agit une fois de plus de savoir *qui rejoint qui* ? Si la créature prétend d'elle-même retourner d'où elle vient, elle usurpe un pouvoir et engage une action absurde. Nous ne pouvons par nos propres moyens remonter à l'illimité, la chaîne est sans fin ; elle nous conduit non pas à l'Infini, lequel est hors de notre portée, mais à l'indéfini. La confusion entre l'Infini et l'indéfini est fréquente. René Guénon l'a signalée plus d'une fois. Lorsque les faux savants entretiennent cette confusion, ils laissent croire que la connaissance scientifique peut se substituer à la connaissance métaphysique. Le contemplatif nous met en garde contre les mirages qui surgissent sur le chemin de l'Essence :

*Que de limites insurpassables se montrent à la caravane qui fend vers Elle : En sorte qu'elle reste perplexe à son égard et n'en saisit pas les caractères. Cachés sont les sentiers vers Elle, ni contours ni science ne la trahissent<sup>(1)</sup>.*

Bien que l'Essence constitue notre vraie nature, nous sommes dans l'obscurité par rapport à elle : le Royaume du Père est en nous d'une façon privilégiée ; mais il nous demeure voilé jusqu'à l'Eveil. Autrement dit, nous ne devenons conscients de notre Réalité que lorsque le voile se déchire.

Jésus veut nous révéler à notre Essence en nous faisant passer de l'obscurité à la lumière. Etant là où la lumière s'est produite, il se propose de déchirer le voile.

Déchirer le voile, c'est abolir le dualisme qui existe entre le sujet et l'objet. En effet, la connaissance qui laisse subsister le connaissant et le connu, autrement dit la connaissance différenciée, n'est pas réellement la Connaissance parce que son objet n'est pas la Réalité.

Lorsque nous ne faisons qu'un avec Jésus (log. 108), nous sommes affranchis du dualisme, car il n'y a plus moi et l'autre, et Jésus étant également un avec le Père, nous réalisons l'Essence. Et l'Essence étant la même chez chaque individu, nous pouvons dire avec Jésus : *Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi.* (log. 77).

La différenciation cesse faute d'objet à différencier, et, comme elle n'est autre que le mental lui-même, celui-ci disparaît en tant que tel, comme le feu lorsqu'il n'a plus rien à brûler.

Le dualisme engendre l'illusion, la peur, l'erreur, la souffrance. En disparaissant, il fait place à la félicité qui ne peut être dissociée de l'Essence : c'est l'Absolu qui se révèle à lui-même dans et par la créature. Celle-ci devient le lieu du dévoilement de la Vie de telle sorte qu'à chaque faculté ou qualité humaine correspond un aspect de l'Absolu. Le message sacré exprime cette épiphanie : ... *Mon adorateur ne cesse de s'approcher de Moi, jusqu'à ce que je l'aime ; et quand je l'aime, je suis l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la main avec laquelle il saisit et le pied avec lequel il marche...* (Hadîth qudsî). Les hommes participent donc à la révélation des attributs divins, suivant leurs prédispositions particulières, à l'image des cruches qui, bien qu'ayant des formes différentes, sont constituées d'une matière unique qui est l'argile. A l'un, l'Absolu se révélera plus spécialement par la vue s'il est porté à visualiser l'harmonie cosmique. Un autre sera plus perméable à ce qui lui vient par l'oreille : rythme, amplitude, fréquence... Un troisième, telle le sculpteur, partira de la plastique pour percevoir à travers le monde tri-dimensionnel un monde infini dimensionnel. Un quatrième, sachant que le Royaume est d'abord le dedans de lui, contempera le don de Jésus en lui-même. L'Ange de «Dialogues» nous conjure d'être attentifs : *Dans vos yeux croît le nouvel Œil, dans vos oreilles la nouvelle Oreille, dans vos mains la nouvelle Main.* (p. 89). Ainsi *chaque organe, chaque membre est un avec une force universelle.* (p. 119).

La richesse infinie du monde créateur permet une infinie diversité du monde créé. Plus nous montons dans l'échelle de la création, plus cette diversité devient sensible, mais plus elle postule en même temps une unité transcendante. Comment cette richesse s'est mise dans cette pauvreté, c'est bien là la merveille que Jésus veut nous faire découvrir.

Emile Gillibert

1. De l'Homme universel, du soufi' Abd al-Karûm al-jîrlî, Dervy-Livres, 1975



# **COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS**

**LOGION 17**

**Jésus a dit :**

**Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,  
Et ce que l'oreille n'a pas entendu,  
Et ce que la main n'a pas touché,  
Et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.**

## Logion 17

Jésus veut me faire un don, et c'est la seule fois dans l'Évangile. Souvent il m'a prévenu, informé et même décrit ce qu'il m'advierait si je savais boire à sa bouche, mais ici, c'est un don personnel qu'il m'annonce en quelques mots plus suggestifs que démonstratifs.

Si je n'entends pas ou peu sa parole, ce qu'il me propose ressemble à un rébus ou à une mauvaise farce. Si j'ai le bonheur de l'entendre le don proposé est infini autant qu'indéfini. Jésus me parle comme s'il était certain de mon écoute sinon sa parole serait vaine et il le sait.

Quel don veut-il me faire ? Seul le silence répond à la question, et tous ceux qui s'y essaient en font finalement la jubilatoire expérience. Pour se faire entendre, Jésus emprunte 'la voie négative' : « ce que l'œil n'a pas vu ... l'oreille pas entendu... », voie bien connue des « chercheurs » et surtout des « trouveurs » ! ...

Comment parler de « CELA », se demande Poonja.

« Comment pourrait-ce être Cela ?

C'est bien plus Ceci.

Cela ou Ceci, tout est identique.

..., mon être entier est attiré vers  
une vibration sans forme.

Une sorte de son – qui n'est produit par rien – continue à résonner,  
ni à l'intérieur du corps ni à l'extérieur .»

Et ailleurs :

« Je perçois quelque chose.

Je ne peux pas le saisir.

Si je fais disparaître la substance physique et mentale,

je devrais être ce qui est le substrat

de toute l'existence phénoménale.

Résultat : tranquillité. »

On est là où l'absence de mots s'impose et c'est à mon sens là où Jésus m'invite à le rejoindre.

Et il a dit : « Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles, ne goûtera pas de la mort ! » (log. 1)



André

- parles-moi du logion 17.
- Jésus veut te donner quelque chose que tu ne peux ni voir, ni entendre, ni toucher ; quelque chose que tu ne connais pas, dont tu n'as jamais fais l'expérience et qui n'est pas inscrite dans ta mémoire. Donc c'est une chose impossible à imaginer.

Comment te saisir de ce « truc » insaisissable et inimaginable que Jésus te tend ? C'est irréalisable car tu n'as aucun moyen de l'appréhender. Alors que faire ? Fais confiance à Jésus, il ne parle pas en l'air.

Si tu ne peux prendre cette chose c'est que tout simplement tu l'as déjà. Mais tu l'ignores. Alors trouves-la. Elle est si proche de toi. Tu la frôles constamment. Elle tient une place immense. Je peux même dire qu'elle occupe tout l'espace, et c'est bien pour cela que tu ne la vois pas. Elle habite le silence et le vide.

Jésus te dit aussi qu'elle n'est pas montée en haut de ton cœur. Oui mais il te dit en même temps implicitement qu'elle est bien en ton cœur mais qu'elle y est cachée, enfouie. Mais plus tu creuses et plus tu l'enterres, plus tu la cherches et plus tu la caches.

Pour connaître ce trésor de ton cœur, il te suffit de changer de point de vue, de passer de l'autre côté de la porte, bref de ne plus être celui qui frappe mais celui qui ouvre. C'est cela la Métanoïa.

Edmond



Lorsque l'obscurité descend sur le cœur de l'homme, un voile le sépare de la lumière.

Ce voile est fait d'images, de sons, de formes qui donnent matière à ce qui n'était auparavant que pure énergie. L'homme est alors comme un aveugle qui cherche son chemin et se heurte à tout instant aux formes dégradées de la réalité. Qu'il les prenne pour l'expression de la réalité et alors son mental échafaude des concepts, des théories pour imaginer une réalité compatible avec ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il touche. Impossible quête qui entretient en permanence son angoisse.

Jésus vient le libérer en lui rappelant que la lumière n'apparaît que dans la connaissance immédiate de la manifestation, jamais dans les idées qu'il peut s'en faire, encore moins dans le savoir qui collectionne ces idées et les entrelace en un filet dont l'homme finit par être prisonnier à jamais.

Il lui faut déchirer le filet, en dévorer les fils à pleines dents, riant à gorge déployée, en piétiner les restes afin que plus rien ne subsiste de ces concepts, de ces formes, de ces sons, de ces images, de ce voile.

Désert et nu dans la lumière, l'homme alors illumine le monde entier : il est alors le Fils comme le Fils est toujours lui.

Michel



*Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,  
et ce que l'oreille n'a pas entendu,  
et ce que la main n'a pas touché,  
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.*

Etrange fortune que celle de ce logion ! Paul rapporte textuellement les paroles de Jésus, en omettant toutefois la mention du toucher : *Mais comme il est écrit : Ce que l'œil n'a pas vu et que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, c'est ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment*. A quel écrit fait allusion Paul ? Son texte se présente comme le décalque exact, tant dans le fond que dans la forme, du logion 17. Ce n'est qu'en se donnant beaucoup de mal que la critique historique croit pouvoir faire du passage de Paul une compilation de citations hétéroclites d'Isaïe ou de Jérémie. Isaïe compare le serviteur à Dieu dont Iahvé annonce le succès final : *... et, à son sujet, des rois fermeront la bouche, car ils verront ce qui ne leur avait pas été conté et ils observeront ce qu'ils n'avaient pas entendu*<sup>ii</sup>. Un autre texte d'Isaïe est une défense et illustration du monothéisme : *Jamais on n'a entendu, jamais on n'a ouï et l'œil n'a pas vu qu'un Dieu, hormis toi, ait agi en faveur de celui qui compte sur lui*<sup>iii</sup>. Jérémie fait une vague allusion aux jours de la conversion générale et à la royauté de Iahvé à Sion : *... on ne parlera plus de l'Arche d'Alliance de Iahvé, elle ne reviendra plus à la mémoire, on ne s'en souviendra plus, on ne la remarquera plus et l'on n'en fera pas d'autre*<sup>iv</sup> ! Le rapprochement avec l'épître de Paul est pour le moins laborieux, pour ne pas dire tiré par les cheveux.

Aventure fort singulière que celle du logion 17. On en trouve un parallèle précis dans certains textes manichéens, comme le Fragment de Tourfân : *Je veux vous donner ce que vous n'avez pas vu avec l'œil, ni entendu avec les oreilles ni saisi avec la main*<sup>v</sup>. On le trouve aussi dans certains évangiles apocryphes : *Vous aussi, mes frères, cherchez donc refuge en lui, comprenez qu'en lui seul vous existez, et vous obtiendrez ce qu'il vous dit, ce que l'œil n'a pas vu ni l'oreille entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme*<sup>vi</sup>. Et puisqu'il faut rendre à César ce qui est à César et à Jésus ce qui lui revient, ce verset est si souvent cité qu'on le retrouve tout à fait naturellement dans la bouche de l'apôtre Judas Thomas : *Mais nous parlons de Dieu et de notre Seigneur Jésus, des anges et des veilleurs, des saints et du monde nouveau, de la nourriture sans déchet de l'arbre de vie et du breuvage de vie, de ce que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, de ce que Dieu a préparé d'avance pour ceux qui l'aiment*<sup>vii</sup>.

L'œil, l'oreille, la main. S'est-on jamais avisé que ce logion de Thomas est la réplique presque parfaite d'une parole de Lao-Tseu :

*Le regardant, on ne le voit pas, on le nomme l'invisible.  
L'écoutant, on ne l'entend pas, on le nomme l'inaudible.  
Le touchant, on ne le sent pas, on le nomme l'impalpable.*

Ces trois états dont l'essence est indéchiffrable  
Se confondent finalement en un <sup>viii</sup>.

Peut-on imaginer plus belle convergence entre " *Paroles de Jésus et sagesse orientale* " ? Ce n'est nullement par hasard que l'on retrouve l'écho de la Gnose universelle dans les textes sacrés de la Chine ou de l'Inde. Les Upanishads résonnent de la même intuition que celle qui anime l'Evangile selon Thomas. On ne peut accéder au Brahman ni par l'œil, ni par la parole, ni par le mental :

*L'œil ni accède pas,  
L'oreille n'y accède pas,  
Ni le mental...  
Certes cela diffère du connu,  
Cela est au-dessus de l'inconnu*<sup>ix</sup>.

Nul ne peut voir Dieu sans mourir. Nul ne peut assister au Grand Jeu de l'Un avec Lui-même. Au théâtre de l'Unique, il y a un spectacle mais pas de spectateur. Nul n'est invité à la représentation et certainement pas la personne. Seul l'Un peut voir l'Un puisque Autre que Lui n'est pas. Si je dis que je vois Dieu, je me pose en tant qu'entité distincte et séparée de l'objet de ma vision. Si je dis que je vois Dieu, c'est un mirage que j'aperçois et non l'icône sans image et sans naissance :

*Sa face supérieure n'est pas illuminée,  
Sa face inférieure n'est pas obscure.  
Perpétuel, il ne peut être nommé,  
ainsi il appartient au royaume des sans-choses.  
Il est la forme sans forme et l'image sans image<sup>x</sup>.*

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.  
Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière<sup>xi</sup>.*

Autre que moi ne peut me voir car nul ne peut me voir que par mon seul regard. Je ne peux voir l'Absolu qu'en étant moi-même Cela. Pour voir Dieu, l'ego doit lâcher prise et laisser place au Tout. Le regard par lequel je Le contemple est celui-là même par lequel je me contemple. Un tel langage est inaccessible au commun des mortels. Malheur à l'égaré qui veut voir Diane au bain. Tel Actéon, il retombe à l'état animal. Nul n'a jamais contemplé Isis dévoilée que celui qui fait un avec elle. Nul ne peut entrer dans la chambre nuptiale que celui qui fait le deux un :

*... ce sont les monakhos  
qui entreront dans le lieu du mariage<sup>xii</sup>.*

Comment pourrai-je nommer l'innommable, exprimer l'inexprimable ? Si je tente de définir l'indéfinissable je le limite et l'enferme dans la prison des mots. Le mental ne peut réduire l'Esprit car l'Esprit souffle où il veut sans limites et sans contraintes. Le *Qui suis-je ?* ne tolère d'autre réponse que *Je suis*. Celui qui est sans visage ne ressemble à aucun visage. Celui qui est non-né ne peut être nommé. La parole juste est l'absence de parole :

*Le Tao qu'on tente de saisir n'est pas le Tao lui-même ;  
le nom qu'on veut lui donner n'est pas le nom adéquat<sup>xiii</sup>.  
Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles<sup>xiv</sup>.*

Seul le gnostique connaît le gnostique. Une telle intuition descend parfois sur le poète. En se faisant voyant, il est foudroyé par l'alchimie du Verbe : *J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges<sup>xv</sup>*. Le psychique ramène tout au niveau du mental. C'est pourquoi le gnostique lui paraît incompréhensible, scandaleux, hérétique. Il trouve obscur celui qui révèle la lumière. Les paroles simples sont pour lui trop directes. Il préfère s'embrouiller l'esprit afin de ne pas voir l'évidence même. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Mes paroles coulent de source. Pourtant nul ne les connaît, ni ne les comprend :

*Mes préceptes sont très faciles à comprendre*

*et très faciles à pratiquer.  
Mais nul ne peut les comprendre  
ni les pratiquer<sup>xvi</sup>.*

*Si je dis la vérité, tous veulent me mettre à mort !  
Ils n'aiment que les mensonges<sup>xvii</sup> !  
Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles  
Ne goûtera pas de la mort.<sup>xviii</sup>*

Lorsque le sage désigne la lune avec son doigt, l'ignorant regarde le doigt au lieu de contempler la lune. Qui tente de décrire l'invisible manque la cible qu'il désigne. Dans l'art du tir à l'arc, il n'y a pas de cible puisque l'archer est soi-même sa propre cible. Qui vise avec son moi, rate la cible. Qui vise son moi ne fait plus qu'un avec elle. Je ne vois plus la cible puisque je suis la cible. La seule cible est la Gnose : *C'est pourquoi je te dis, Seigneur, que ceux qui parlent de choses invisibles et difficiles à expliquer sont pareils à ceux qui tirent à l'arc sur une cible pendant la nuit. Assurément, ils tirent leurs flèches comme n'importe qui le ferait, puisqu'ils visent la cible, mais elle n'est pas visible<sup>xix</sup>.*

Seul le monakhos peut sonder ses propres profondeurs. Lui seul peut voir à l'intérieur de lui-même. Seul l'Un peut jouir de l'Un. Le Royaume n'admet qu'une exigence, celle de l'unité. Au moment de la réalisation que peut dire l'éveillé qui se découvre brusquement lui-même ? Devant la beauté pure, l'émerveillement lui ôte la parole :

*Il vient de l'éclair, il flamboie comme l'éclair :  
Aaah !  
Il a jeté un bref coup d'œil :  
Aaah<sup>xx</sup> !  
...tu as bu,  
tu t'es enivré à la source bouillonnante  
que moi, j'ai mesurée<sup>xxi</sup>.*

Dans la surprise de sa propre révélation de Soi, le gnostique reste sans voix. L'évidence était là sous mes yeux et pourtant je ne la voyais pas. L'Absolu est là et pourtant je m'obstine à l'occulter. Le bonheur est dans ma main, pourtant je cours en tous sens à sa recherche. Aucun mot ne contient la vérité, elle est pourtant sur le bout des lèvres. Je parcours le monde en quête de ce que je possède déjà :

*Ce que vous attendez est venu,  
Mais vous, vous ne le connaissez pas<sup>xxii</sup>.  
Mais le royaume du Père s'étend sur la terre  
Et les hommes ne le voient pas<sup>xxiii</sup>.*

L'œil voit, l'oreille entend, la main touche, le cœur exprime des émotions. Le cœur psychique ne fait que réagir par rapport aux sollicitations du monde extérieur. Il est le siège des passions les plus fortes, mais le centre de nous-même ne peut être cet organe. Le centre de nous-mêmes est l'Esprit, le Soi intérieur, invisible, inaudible et sans saveur. Mon cœur ne bat que par Lui mais tous les battements du cœur cessent dans le repos divin. Lorsque la vague de l'amour divin submerge le cœur humain, il ne subsiste rien que le havre de paix.

Lorsque le cœur de l'homme se noie, il ne reste que Lui par lequel palpitent tous les cœurs. C'est en cherchant en nous-mêmes que nous trouvons notre véritable cœur, notre cœur intérieur, l'essence des choses. Il est l'œil par lequel je vois, l'oreille par laquelle j'entends, la main par laquelle je touche, le cœur par lequel Je suis :

*Ami, je demeure dans ton cœur :  
Pourquoi Me chercher ailleurs<sup>xxiv</sup> ?  
Ton image est dans mon œil, ton mémorial sur mes lèvres, - ta demeure en mon cœur, mais où donc  
Te caches-Tu<sup>xxv</sup> ?*

Yves

- 
- <sup>i</sup> I Corinthiens, II, 9 in *Nouveau Testament*, La Pléiade, Gallimard, p. 533.  
<sup>ii</sup> *Isaïe* LII, 15 in *Ancien Testament II*, La Pléiade, Gallimard, p. 187.  
<sup>iii</sup> *Isaïe* LXIV, 3 idem p. 222-223.  
<sup>iv</sup> *Jérémie* III, 16 idem p. 246.  
<sup>v</sup> M 789, APAW, 1904, phil-hist. Abh. II. P. 68.  
<sup>vi</sup> *Actes de Pierre* 39, in *Ecrits apocryphes chrétiens I*, La Pléiade, Gallimard, p. 1113.  
<sup>vii</sup> *Actes de Thomas* 36, 2 idem p. 1363.  
<sup>viii</sup> Lao-Tseu, *Tao Tö King*, XIV, trad. Liou Kia-Hway, Idées, Gallimard.  
<sup>ix</sup> *Kena Upanishad* I, 3, trad. Patrick Lebail, Six Upanishads majeures, Le Courier du Livre, p. 84.  
<sup>x</sup> *Tao Tö King*, idem.  
<sup>xi</sup> Logion 83.  
<sup>xii</sup> Logion 75.  
<sup>xiii</sup> *Tao Tö King*, I.  
<sup>xiv</sup> Logion 13.  
<sup>xv</sup> Arthur Rimbaud, *Alchimie du Verbe, Une saison en enfer*.  
<sup>xvi</sup> *Tao Tö King*, LXX.  
<sup>xvii</sup> Kabîr.  
<sup>xviii</sup> Logion 1.  
<sup>xix</sup> *Livre de Thomas l'Athlète*, 6 trad. A. Wautier in *Paroles gnostiques du Christ Jésus*, Ed. Ganesha, p. 90.  
<sup>xx</sup> *Kena Upanishad* IV, 4.  
<sup>xxi</sup> Logion 13.  
<sup>xxii</sup> Logion 51.  
<sup>xxiii</sup> Logion 113.  
<sup>xxiv</sup> Kabîr.  
<sup>xxv</sup> Hoceïn Mansur Hallaj, *Yatama* I, trad. L. Massignon, in *Diwan*, Cahiers du Sud, p. 127.



Le Cervin avec sa forme pyramidale si caractéristique est le symbole de Zermatt. On le reconnaît entre tous.

Une fois que j'étais monté au refuge Bertol, près d'Arolla, j'ai fait la Tête Blanche avec ma femme et une de mes filles. On était si près du Cervin, qu'on aurait cru pouvoir le toucher, et cependant sa forme était méconnaissable ; il ressemblait cette fois à une église avec un clocher au bout d'une haute nef.

Si j'avais été observé le Cervin du côté italien, il aurait encore eu un autre aspect. En le regardant du ciel, il est encore différent... Et même en le regardant de toutes les directions possibles, on ne cernerait que sa forme extérieure. On ne le situerait pas dans l'ensemble des Alpes.

On n'en connaîtrait pas pour cela la composition de sa roche, on n'en aurait pas la sensation enivrante, comme on l'a en l'escaladant.

En y collant son oreille, on entendrait probablement une partie de son message, vieux comme le temps... Et une bouffée de bonheur monterait dans notre cœur. Mais tout cela ne nous donnerait toujours qu'une connaissance limitée du Cervin. Tellement limitée qu'on peut la dire illusoire.

Pour connaître le Cervin, il faut devenir le Cervin, être le Cervin.

Et ce qui est vrai pour ce cas particulier, c'est pour toute la manifestation et tout ce qui est en dehors de la manifestation. C'est vrai pour Tout.

Voilà la possibilité que nous donne Jésus. N'est-ce pas enivrant ? Ce n'est pas une promesse d'avenir, mais une promesse pour l'immédiat. Il suffit (!) d'écarter le voile en ouvrant l'œil, l'oreille, la main et le cœur.

Comme c'est simple ! Et difficile.

Léon -  
12.09.04



Jésus me promet de me donner qu'il est inutile de chercher parmi ce que je connais. En disant cela, il m'attire hors du champ du connu, il m'invite à prendre conscience de la manière dont je connais, appréhende, perçoit, ressent. Pour dépasser ce qui me limite, il faut à la fois que j'en fasse le tour et que je le traverse de part en part, et aussi sans doute faut-il l'intuition que les limites ne sont pas absolues ni définitives. Or les limites sont celles imposées par l'ego qui s'est affirmé en disant je vois, j'entends, je sens, je sais, ce qui est ignorance. Je découvre en buvant à la bouche de la Gnose qu'en réalité, j'ai fabriqué et je fabrique dans l'instant ce que je crois voir, entendre, sentir, savoir. Une fois ce commencement dévoilé, par le fait même de ce dévoilement, je reçois ce que Jésus me promet en me situant naturellement en dehors de la création qui n'est pas un cadeau ordinaire, mais la révélation de mon identité véritable et de la nature insaisissable de toutes choses.

Christian



L'œil ne voit pas la lumière elle-même, il ne voit que la matière lorsque la lumière la touche, il ne voit donc que la matière éclairée. L'oreille perçoit une vibration sonore produite par un mouvement mécanique. La main transmet des sensations tactiles, le cœur exprime des émotions: le tout assure les fonctions de relation d'un être avec son environnement. L'ensemble est admirablement programmé. Qui est le programmeur ?

Le cerveau préside aux rapports de l'individu avec son milieu et participe grâce au système endocrinien à la régulation des fonctions végétatives ; chez l'homme l'intellect supplée pour une bonne part à l'instinct dans l'organisation, ou la destruction de la vie. Seulement, il méconnaît les limites de son territoire et entre en conflit avec ses semblables. L'histoire des hommes et des peuples se résume souvent à des conflits de voisinage liés à la structure psychosomatique des individus et des groupes.

Le cerveau a néanmoins une autre fonction, celle de relais. Il reçoit et transmet ce qui vient d'ailleurs. Cependant, réception et transmission ne peuvent se faire que si le terrain est favorable, c'est-à-dire si le cerveau est en bon état de fonctionnement mais en même temps parfaitement éveillé et paisible. Il ne peut recevoir et émettre ce qui le transcende que si la mémoire et l'imagination sont totalement inopérantes. Alors, il n'y a plus affirmation, mais sacrifice de la personne. Alors m'échoit ce que Jésus donne, c'est-à-dire une réalité intérieurement pressentie qu'il appelle Royaume. Avant j'étais dans le quantitatif, le mesurable, l'affectif, maintenant, mon auscultation est qualitative. Il y faut une attention soutenue sans tension, une attention sans objet, donc sans les images des sens et de l'affectivité. La paresse, ou simplement l'inertie qui souvent me gagne, est ressentie comme un gaspillage tandis que l'attention à la Présence est accomplissement dans la plénitude.

La personne a du mal à croire que le Roi souverain du Royaume éternel (log. 3) est le suprême programmeur non seulement du mouvement des galaxies mais de ce petit film déjà en bonne partie projeté qui lui cause pourtant tant de soucis. Si elle savait s'en remettre à ce qui constitue sa Réalité essentielle, comme tout serait simple ! Elle recevrait tout ce que Jésus veut donner. Il suffirait que la mécanique cérébrale cesse sa course folle en constatant qu'elle tourne en rond.

Emile



# RECHERCHES

EMILE GILLABERT

## MAÎTRES DU TCH'AN

DE HUI-NENG A LIN-TSI

Etrange en vérité est la transmission de l'Esprit. Qui souhaite approcher un maître doit se défaire de son mental. Qui vient avec son mental repart avec. Bien souvent le disciple perd pied devant le silence du maître. L'Inde nous en offre de nombreux exemples. Lorsque par trois fois Bâskali interrogea Bâhva sur la nature du Brahman, par trois fois le maître garda le silence. Finalement, il dit : *Je t'ai répondu, mais tu n'as pas compris : Atman est silence*<sup>1</sup>. Vacchagotta demanda au Bouddha : *Vénérable Gautama, y a-t-il un Âtman*<sup>2</sup> ? Le Bouddha garda le silence. *Vénérable Gautama, n'y a-t-il pas d'Âtman* ? Le Bouddha garda le silence. Alors Vacchagotta se leva et s'en alla<sup>3</sup>.

Le Bouddha était surnommé le Grand Silencieux. On raconte ainsi qu'un jour, alors qu'il se trouvait sur le mont des Vautours, entouré de l'assemblée des moines, il se mit à tourner en silence une fleur entre ses doigts. Alors que tous s'interrogeaient sur la signification d'un tel geste, brusquement un sourire illumina la face de Mahakashapa, l'un des principaux disciples. Leurs regards se croisèrent. Le Bouddha déclara : *J'ai le plus précieux trésor, spirituel et transcendantal et c'est à toi que je le transmets, vénérable Mahakashyapa.*

Nul ne sait si cette histoire est véridique ou pas. Elle nous offre en tout cas un bel exemple de transmission initiatique, de l'esprit du maître à celui du disciple. Elle n'est pas sans évoquer l'aventure de Thomas : *Je ne suis pas ton maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée*<sup>4</sup>. Cette "reconnaissance" de l'éveil d'un disciple ne ressemble en rien à un enseignement doctrinal. Il s'agit d'un dévoilement, d'une brusque illumination dans le silence du cœur. Si Judas-Thomas disparaît dans les ténèbres de l'histoire, Mahakashyapa est le fondateur d'une lignée qui se serait d'abord transmise en Inde de Maître à disciple avant de se répandre en Chine avec l'arrivée de Bodhidharma, le premier Patriarche de la tradition chinoise.

Dérivé du terme sanscrit *Dhyâna* ( *profonde méditation* ), le *Tchan*, prononcé *Zen* en japonais, est l'une des principales branches du bouddhisme chinois. Fidèle à l'expérience directe du Bouddha, le *Tchan* est une école d'éveil par delà les rites et les écritures. *Bodhidharma* (*Daruma* en japonais) l'a défini ainsi qu'il suit :

*Une transmission spéciale en dehors des écritures*

*Sans attachement à la lettre*

*En allant directement à l'esprit*

<sup>1</sup> Shankara, *Brahmasûtrabhâsya*.

<sup>2</sup> Le Soi, l'Esprit invisible caché au plus intime de chaque être et identique au Brahman, l'Absolu, par opposition à l'âtman personnel, le moi empirique, l'ego dominateur et possessif.

<sup>3</sup> *Samyutta Nikaya*.

<sup>4</sup> *Evangile selon Thomas*, 13.

*Afin d'atteindre la bouddh  t   en voyant dans sa nature propre.*

Célèbre pour être resté plusieurs années en méditation face à un mur sans adresser la parole à quiconque, Bodhidharma finit par admettre quelques disciples auprès de lui. Comme Jésus au logion 13, il lui arrivait de tester ceux-ci.

Bodhidharma, le premier patriarche du Tch'an, qui vint de l'Inde en Chine, voulut un jour "  prouver" l'éveil de ses disciples en les interrogeant sur la vérité. La qualité de la réponse révèle la profondeur de la vision. Bodhidharma dit au premier disciple : *Tu as ma peau*, au second : *Tu as ma chair*, au troisième : *Tu as mes os*, et enfin au quatrième : *Tu as ma moelle*.

Un autre patriarche, celui qui succéda à Hui-neng, eut six disciples inégalement accomplis, mais dont aucun ne pouvait s'identifier au maître. Celui-ci les compara, en ces termes aux diverses parties du corps : "*Vous avez tous rendu témoignage à mon corps, mais chacun de vous en a saisi une partie. Celui qui a mes sourcils est le maître de l'attitude correcte ; le second, qui a mes yeux, sait comment l'on doit contempler ; le troisième, qui a mes oreilles, comprend comment il convient d'écouter un raisonnement ; le quatrième, qui a mon nez, est très habile dans l'art de la respiration ; le cinquième, qui a ma langue, est un grand dialecticien ; et finalement celui qui a mon esprit connaît le passé et le présent*".

Très proche du Tch'an, auquel il aimait se référer, Emile Gillabert avait commencé une étude des grands maîtres de cette tradition. Celle-ci nous a paru suffisamment avancée pour mériter d'être aujourd'hui publiée.

\*

## LE BOUDDHA<sup>6</sup>

*Ouverte est la porte  
de l'immortalité.  
Brahma,  
   ceux qui peuvent entendre !  
Gotama*

Les récits de la vie des Maîtres sont révélateurs des aspirations inconscientes des peuples. Le mythe s'élabore en s'emparant des   v  nements de leur vie, il les transforme, les idéalise, invente des faits extraordinaires. Comme Jésus, le Bouddha donna prise au mythe, comme pour lui sa vie fut transfigurée par la légende. D'après la tradition, sa mère, Maya, aurait été avertie en rêve qu'elle aurait un fils remarquable qui deviendrait un grand Eveillé. C'est sous la forme d'un éléphant blanc que le Bouddha entra dans le sein de sa mère. A la naissance l'enfant jaillit de son sein droit. Aussitôt à terre, il marcha, fit sept pas dans les quatre directions. Son corps était marqué de signes qui devaient annoncer un maître universel. Intelligent, excellent tireur à l'arc, il était doué d'une force surnaturelle. Il épousa sa cousine, la belle Yashodara, et eut un fils, Rahula. Il vivait heureux dans l'aisance avant de faire connaissance avec le monde où il prit contact avec la pauvreté, la vieillesse, la maladie, la mort. Ensuite, rencontrant un ascète

<sup>5</sup> Emile Gillabert, *Paroles de Jésus et Sagesse orientale*, p. 188-189, Dervy, 1997.

<sup>6</sup> Emile Gillabert, *L'Evangile voie de la Connaissance*, p. 41-42, Dervy, 1987.



mendiant, il comprit alors la futilité de son existence et commença une vie de dépouillement, d'ascèse et de méditation, au cours de laquelle il atteint l'illumination.

On le voit, la légende du Bouddha offre plus d'un point commun avec celle de Jésus. Mais ce qu'il importe de souligner, c'est que l'Inde où il naquit cinq siècles avant Jésus n'était pas comme la Palestine en proie à un grand rêve religieux lié à l'histoire d'un peuple. Et, si sa vie donna lieu à une légende aux épisodes extraordinaires, on ne chercha pas à l'inscrire dans une geste nationale et historique, de telle sorte que ce qu'il a dit n'a pas été détourné à des fins étrangères à son véritable enseignement. Les écrits où celui-ci a été consigné et les traditions qui nous le rapportent n'ont certes pas échappé à la loi de l'entropie, tant et si bien qu'il est très difficile dans les récits de sa vie de faire la part de l'histoire de celle de la légende comme il est pratiquement impossible de repérer dans ses sermons ce qui est originel parmi tout ce qu'on lui a attribué.

Bien que n'étant pas inscrit dans un devenir spatio-temporel, l'enseignement du Bouddha connut un rayonnement extraordinaire. Des bords du Gange, il essaima dans toute l'Inde puis en Chine, au Tibet, en Corée, au Japon... Il fut à l'origine de nombreuses écoles issues elles-mêmes soit du Mahâyâna (moyen supérieur de progression) ou Grand Véhicule, soit du Hînayâna (moyen inférieur de progression) ou Petit Véhicule. Les écoles prirent des formes diverses, s'inspirant des traditions locales. L'Hînayâna se divisa en plusieurs sectes et le Mahâyâna revêtit des aspects divers suivant les époques et les pays. Une littérature foisonnante à laquelle s'ajoute l'iconographie, la statuaire, les mandala, l'architecture, témoignent de la prodigieuse vitalité du Bouddhisme liée à l'inévitable phénomène d'entropie.

## LA SOUFFRANCE<sup>7</sup>

*Je sais que la douleur est la noblesse unique où ne mordront jamais la terre et les enfers, Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique Imposer tous les temps et tous les univers.*

Charles Baudelaire

Le poète, cité en exergue, intitule son poème consacré à la douleur : *Bénédiction*. Il se sait invité à *l'éternelle fête des Trônes, des Vertus et des Dominations*, non seulement en sa qualité de poète, mais parce qu'il est abreuvé de souffrances. Quel est le poète, le vrai, qui ne souffre dans ses entrailles de la misère des hommes ! Mais le vrai poète n'est-il pas gnostique, celui qui par exemple découvre sans le concours des Ecritures : *Je est un Autre*<sup>8</sup>, ou celui qui, devant le fleuve, écrit : *Le temps s'en va, je demeure*<sup>9</sup> ? Si le poète authentique a quelque chose du gnostique, le gnostique en revanche n'est pas nécessairement poète, mais il est visionnaire, non pas au sens que le psychique donne à ce terme en voyant en lui l'être qui a des visions, des apparitions, des rencontres extra-terrestres, des échanges avec ceux qui ont quitté leur corps, etc., il est visionnaire parce qu'il voit ce que les yeux ne voient pas mais que Jésus nous révèle<sup>10</sup>, ce par quoi les

<sup>7</sup> Idem p. 148 ; 151-153.

<sup>8</sup> Arthur Rimbaud, *lettre à Paul Demeny*, 15 mai 1871.

<sup>9</sup> *Les jours s'en vont je demeure*, Guillaume Apollinaire, *Le Pont Mirabeau, Alcools*.

<sup>10</sup> *Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme* (Thomas, 17).

yeux voient. Or c'est souvent à cause de (ou grâce à) la souffrance que le dévoilement de la réalité se produit ou s'accélère ; d'où la parole du maître :

*Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :*

*il a trouvé la Vie...*

... Cependant, rien n'est jamais acquis à l'homme et le problème de la souffrance et de la mort continue de se poser tandis que ceux qui cherchent à le résoudre sont toujours aussi rares. Les maîtres authentiques nous renvoient à notre gourou intérieur, le gourou par excellence. Après leur mort, leurs paroles sont récupérées, répertoriées, étudiées et leur enseignement dégénère. C'est ainsi que la substance des Védas s'est dégradée et les Upanishads qui prirent le relais dégénèrent à leur tour et s'affadissent dans la bouche des commentateurs ; alors vint le Bouddha. Tout son enseignement est orienté vers la souffrance et le moyen de s'en libérer. Comme Jésus, le Bouddha invite chacun à trouver en lui la réponse ; cependant, comme pour Jésus, on déforma son enseignement et on mit dans sa bouche quantité de paroles qu'il n'a jamais prononcées tant et si bien qu'il est très difficile de discerner ce qui, dans les milliers de sermons attribués au Bouddha, lui appartient vraiment ou relève de ses disciples et de ses commentateurs. L'approfondissement de la gnose permet cependant de dégager l'essence de l'enseignement primitif du Bouddha tel qu'il ressort du premier sermon de Bénarès lequel contient et définit les " quatre saintes vérités " : la Vérité de la douleur, la Vérité de l'origine de la douleur, la Vérité de la cessation de la douleur et la Vérité de la Voie qui mène à la cessation de la douleur ou Voie de la Délivrance. La douleur est liée à l'impermanence de toutes choses : tout naît, se transforme et périt inéluctablement. Nul être n'échappe à la douleur : naissance, vieillesse, maladie, mort sont liées à la souffrance de ne pas obtenir ce que l'on désire, souffrance d'être enchaîné à ce qu'on déteste. Et surtout, la douleur est liée à l'éloignement du Soi et à la nostalgie qui en résulte.

La cessation de la douleur est la cessation du désir dont les racines sont la convoitise, la haine et l'erreur. Elle est obtenue dès l'ici-bas par l'extinction totale et le complet épuisement du désir. Seuls y parviennent quelques êtres, qui, lorsqu'ils meurent, ne renaissent pas.

La Voie de la Délivrance passe par l'ascèse qui vise surtout à vaincre l'ignorance et à apaiser le mental. La méditation est le moyen privilégié de se débarrasser des illusions et de se départir des conditionnements. La Vérité n'a pas à être cherchée ; il faut et il suffit d'abandonner les illusions, d'aller au-delà de la dualité " en évitant les extrêmes ", c'est ce qu'on appelle dans le Bouddhisme choisir *la voie du milieu*. Cependant je me tromperais du tout au tout si je considérais la voie du milieu comme un compromis, ou la marque de l'indécision ou un savant dosage de tendances opposées. Sous un aspect d'équilibre et de bon sens, elle va très loin car elle transcende les contraires en les englobant. Ainsi conçue, la voie du milieu est vacuité, ou non-naissance ou encore non-production. Elle est le non-manifesté d'où tout sort et où tout revient. Jésus la qualifie en disant : *C'est un mouvement et un repos*<sup>11</sup>.

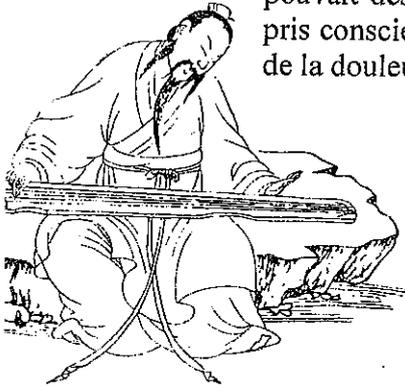
Les intellectuels qui ont écrit sur la métaphysique et sur la gnose ont eu trop tendance à nous montrer l'accès à l'éveil au terme d'une étude des traditions qui relèvent de la non-dualité, comme si le succès devait couronner les plus doués. Ils ont parlé de

---

<sup>11</sup> Thomas, 50.

l'initiation qui ne peut être obtenue qu'en s'inscrivant dans une tradition, et, à l'intérieur de cette tradition, dans une chaîne initiatique. Ils ont parlé des moyens d'atteindre le but et cherché à justifier les techniques proposées par certaines écoles sans voir les dangers et les manques d'une systématisation qui va à l'encontre de la spontanéité. Or les grands éveillés, quels qu'ils soient, ne parlent et ne peuvent parler que de ce qu'ils ont vécu au cours d'un processus qui chez eux a pris fin avant la mort du corps. Certains ont, il est vrai, étudié les Ecritures, mais, à un moment donné, ils ont rejeté tous les écrits. D'autres ont trouvé en eux-mêmes la source de la gnose et l'ont explorée. Le Bouddha avait rejeté tous les systèmes métaphysiques, toutes les Ecritures qui prévalaient de son temps et tous les rituels. Il avait trouvé en lui les causes de l'esclavage et la délivrance. Il ne pouvait dès lors parler que du chemin de l'Eveil qu'il a parcouru au cours duquel il a pris conscience de l'esclavage de la douleur, de l'origine de la douleur et de la cessation de la douleur. A lui, peut-être plus qu'à tout autre éveillé, s'applique la parole de Jésus :

*Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :  
il a trouvé la Vie<sup>12</sup>.*



\*

### TCH'AN<sup>13</sup>

Plus la recherche se poursuit dans la voie de la gnose, plus rares sont les livres qui favorisent une quête exigeante et lucide, comme aussi plus rares sont les êtres dont les échanges stimulent et confortent. Mais lorsque l'occasion se produit, elle a un goût de plénitude qui n'a pas de prix. C'est bien cette qualité si précieuse qui se révèle d'emblée à la lecture du livre Tch'an de la collection Hermès dont le jeune éditeur courageux qui anime la maison "Les Deux Océans" a entrepris la réédition. En réalité, pour cet ouvrage, on ne peut à proprement parler de réédition ou de réimpression, tant les apports nouveaux sont nombreux et importants par rapport à l'édition du même nom de 1970. C'est plutôt d'une refonte qu'il s'agit comportant des études nouvelles et surtout des textes encore inédits en français de grands maîtres du Tch'an.

Jusqu'ici les ouvrages sur le Tch'an – et même celui de la collection Hermès, éd. 1970 – avaient tendance à considérer que Hui-neng (677-744) était le vrai Patriarche fondateur du Tch'an en même temps que le maître de la méthode dite abrupte. A part Bodhidharma, le premier Patriarche, qui, venant de l'Inde, introduisit en Chine vers 500 l'enseignement du Bouddha, les Patriarches de la Lignée traditionnelle de la transmission du Tch'an qui précédèrent Hui-neng étaient pratiquement passés sous silence.

La nouvelle édition a le mérite de montrer la filiation, souvent trop méconnue, entre le Bouddhisme indien et le Tch'an. Que celui-ci ait imprimé au Bouddhisme sa marque est une constatation qui relève de l'évidence, ce qui ne signifie pas qu'il faille par ailleurs ignorer l'influence taoïste sur le Tch'an. Cependant le taoïsme n'a pas

<sup>12</sup> Thomas, 58.

<sup>13</sup> Emile Gillibert, Cahiers Metanoïa N° 42, p.23, 1985, à l'occasion de la parution de l'ouvrage TCH'AN (ZEN) collec. HERMES n°4, Les Deux Océans, 1985.

empêché les Chinois d'assimiler les traits essentiels du Bouddhisme et c'est cet aspect du Tch'an trop minimisé que l'ouvrage, par des études et des textes essentiels met en relief. Ainsi un premier chapitre inédit intitulé "*Racines dans le bouddhisme indien*", fait ressortir les traits fondamentaux communs à la fois au bouddhisme et à l'école chinoise. On sait que le trait caractéristique du Tch'an est la primauté absolue accordée à l'expérience ultime et au moyen le plus rapide pour y parvenir. Mais le Bouddha, avant l'école chinoise, avait mis l'accent sur cette priorité en rejetant tous les systèmes doctrinaux, toutes les Ecritures qui prévalaient de son temps ainsi que tous les rituels. C'est au cours d'une expérience personnelle qu'il avait découvert les causes de l'esclavage douloureux et la possibilité d'y mettre fin. Son enseignement écarte la spéculation et les concepts pour ne retenir que l'expérience du réel ; il montre le chemin de l'Eveil et rien d'autre.

Tout en mettant l'accent sur les méthodes pratiques, le Tch'an s'en tint, comme le Bouddhisme, à l'expérience abrupte, au besoin paradoxale et déconcertante. C'est un des mérites du nouvel ouvrage, et non des moindres, que d'avoir mis l'accent sur une filiation qui avait été trop ignorée jusqu'ici et d'avoir illustré celle-ci de textes éloquentes qui ont pour auteurs des Patriarches inconnus ou peu connus.

L'ouvrage commence par donner le plus célèbre des textes succincts qui sont attribués à Bodhidharma, texte où il expose les deux façons principales d'accéder à l'Eveil, la première relevant de l'intuition du "*Principe suprême*" et la seconde résultant de la pratique.

Un apport important du livre est constitué par les traités de Tao-sin (580-651), quatrième Patriarche. L'œuvre est constituée de propos et d'entretiens recueillis par les disciples. L'essentiel du bouddhisme retenu par Bodhidharma s'y trouve, à savoir que chaque être éveillé ou non est de la nature de Bouddha. La contemplation de Bouddha produit une paix et une transparence soudaines, où disparaît le support de la pensée. Cela a été exprimé ainsi : "*Il n'y a pas d'autre Bouddha que l'Esprit, pas d'autre Esprit que le Bouddha*"; tel est l'état d'Eveil ; encore faut-il travailler à le rendre permanent par une attention sans objet à la Présence pure.

Bien que Nieou-t'eu Fa-jong (594-657) ne fasse pas partie de la lignée traditionnelle de la transmission du Tch'an, son enseignement revêt une importance de tout premier plan, non seulement parce qu'il est pour nous inédit mais en raison du retentissement de son œuvre.

L'histoire raconte que Tao-sin avait déjà fait de Hong-jen le cinquième Patriarche lorsqu'il rencontra Nieou-t'eu. C'est pourquoi celui-ci serait devenu le premier Patriarche d'une branche collatérale du Tch'an. Peu importe l'histoire, c'est l'œuvre qui nous intéresse et celle de Nieou-t'eu et de son école est dans le droit fil de l'enseignement du Bouddha. Nous lisons dans "*Extinction de la contemplation*" : "*Penser, c'est donner existence au mental. Donner existence au mental, c'est tourner le dos à la voie. Si l'on ne pense pas (wou-nien), l'on est sans mental (wou-sin). Sans mental, l'on demeure dans la Voie véritable*"; et plus loin : "*Etre sans mental, c'est être vide d'objet. Le vide d'objet correspond à la nature vierge, laquelle n'est autre que la grande Voie*<sup>14</sup>."

---

<sup>14</sup> Afin de privilégier le mot esprit, *pneuma*, nous avons remplacé dans la citation le mot esprit par mental.

Il est pour le moins frappant de constater que Nieou-t'cou, né un demi-siècle avant Hui-neng, met déjà, comme le grand Patriarche du Tch'an, l'accent sur la nature vierge ou nature intrinsèquement pure. D'autres aspects de l'enseignement de l'école de Nieou-t'cou révèlent que nous sommes déjà à cette époque dans la grande période du Tch'an. Si besoin était, un autre texte attribué également à Nieou-t'cou achèverait de nous en convaincre ; il s'agit de "*L'inscription sur l'Esprit*" ou Sin-ming<sup>15</sup>.

Le Sin-ming est un long poème d'environ 50 strophes de 4 vers qui se veut, comme le Sin sin ming, une approche de la non-dualité. La notion essentielle présente tout au long du texte est "*la non production de toutes choses*". Il s'agit du thème fondamental du Grand Véhicule : puisqu'il y a non production, il n'existe ni sujet ni objet. C'est la méthode abrupte, celle qui rejoint la Gnose de l'Évangile selon Thomas ou les entretiens de Nisargadatta ; elle invite à plonger dans le Vide qui est notre nature originelle et à nous reposer dans cet état naturel et sans effort. Dès le premier vers, nous sommes fixés :

La nature de l'esprit est de tout temps non-née.  
A la voir et connaître, pourquoi donc s'épuiser ?  
Puisqu'il n'existe rien, de toute éternité,  
D'ignorance de pratique, qui donc peut parler ?...

Qu'un seul brin d'inertie touche l'esprit unifié  
Et toutes les choses en sont à jamais obstruées.  
Tout vient et disparaît, tout naturellement,  
Pourquoi se perdre ainsi dans une vaine poursuite ?

Un seul brin d'inertie et les images nous empêchent d'être passants. L'Eveillé "*n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer*"<sup>16</sup>.

Trois grands Patriarches, parmi d'autres, ont préconisé la voie directe de "*la pénétration intuitive du Principe suprême*" : Bodhidharma, Tao-sin et Hui-neng. Mais les deux premiers Patriarches, tout en révélant avec discrétion la voie intuitive directe à de rares adeptes, ne négligent pas de proposer aux moins doués des pratiques où interviennent la conduite, les postures, le souffle..., tandis que l'enseignement de Hui-neng ne porte que sur l'actualisation de notre nature de Bouddha sans recours aucune à des pratiques accessoires. Ainsi, tandis que la tradition d'une voie directe était là depuis Bodhidharma, ce n'est qu'à partir de Hui-neng que le Tch'an s'engagea dans la voie abrupte que le grand Patriarche appelle "*la vision dans sa nature propre*", laquelle est intrinsèquement pure. Cette vision intuitive demande un retournement qui libère de la conscience ordinaire. Celle-ci se maintient dans et par le devenir, alors que le nirvana est suppression du devenir. La vision qui en est la caractéristique est l'actualisation de notre nature de Bouddha.

Que l'Eveil puisse se produire sans des préparations de toutes sortes sur lesquelles insistent tant d'écoles, le Patriarche en était la preuve vivante et c'est ce qu'il a vécu

<sup>15</sup> A ne pas confondre avec le *Sin sin ming*... Précisons que ce dernier naguère attribué au troisième Patriarche, Seng-ts'an (v. 606) est maintenant considéré comme ayant été composé au 8ème siècle.

<sup>16</sup> *Thomas*, 86.

qu'il désire communiquer, mais il ne peut le partager qu'avec des êtres de "racine supérieure", car il importe de ne pas les faire traîner dans les méandres des gens peu doués. Le lecteur des Cahiers ne pourra pas ne pas être frappé par la ressemblance évidente, malgré les décalages et les différences d'expression, entre les paroles de Hui-neng, celles de Jésus et celles de Nisargadatta. Avec ces phares de l'humanité, nous sommes tout de suite au cœur de la suprême Réalité.

Les successeurs de Hui-neng continueront d'enseigner l'illumination soudaine sans toujours réussir à maintenir la pureté de la ligne du grand Patriarche. Le livre Tch'an donne, en plus des extraits de l'édition de 1970, de nouveaux textes extrêmement précieux, qui montrent comment le Tch'an s'est intégré dans la civilisation japonaise. Mais il faut rendre hommage à Marinette Bruno et à ses collaborateurs de leur souci constant de ne pas faire perdre de vue la source qui remonte au Bouddha et l'âge d'or à Hui-neng et son époque. Aujourd'hui, il reste au Japon une école qui se réclame de Lin-tsi (Rinzaï) et une autre (Soto) issue de deux maîtres du IX<sup>ème</sup> siècle.

Quoi qu'il en soit, le Réel ultime est hors de toute définition et de tout nom, sans âge et sans frontière. Notre gratitude va spontanément aux artisans de cet ouvrage exceptionnel tout entier empreint d'une ferveur communicative.

\*

## LA VISION<sup>17</sup>

Le Tch'an (Dhyana en sanscrit, Zen en japonais) relève de la gnose en ce qu'elle a de plus pur. Le maître tch'an fait partie de la lignée de transmission, on l'appelle *Patriarche*. Les traits qui relèvent la pérennité du Tch'an sont déjà dans l'enseignement du Bouddha. Importé d'Inde en Chine au début du Ve siècle par Bodhidharma, il trouve une terre déjà fécondée par le taoïsme qui lui donne une sève d'une vigueur particulière. Le maître tch'an le plus éminent est sans conteste Hui-neng (638-713). Il parle constamment de vision dans notre nature propre. Il ne s'agit pas pour lui de "polir le miroir", c'est-à-dire de recourir à des méthodes ou à des pratiques pour obtenir la libération. Il affirme avec force que notre nature propre est intrinsèquement pure, et l'autorité que confère la vision lui fait dire : *Ceux qui atteignent l'Illumination par eux-mêmes n'ont nul besoin d'aide extérieure*, et il ajoute : *Il est mauvais d'insister sur l'idée que sans les conseils d'hommes pieux ou érudits nous ne pouvons obtenir la délivrance*<sup>18</sup>. Quel réalisme pour la seule chose qui en vaille la peine ! et quelle simplicité pour exprimer ce que toute une littérature a compliqué à souhait ! La marque du taoïsme est ici sensible, en particulier celle de Lao tseu qui, cinq siècles avant Jésus, révélait non sans humour : *Mes paroles sont très simples mais personne ne les comprend*<sup>19</sup>. Les grands maîtres du Tch'an ont toujours estimé que les pratiques et les rites préparaient le disciple un peu comme un bain prépare le corps au repos, l'essentiel étant la réalisation de sa véritable nature. Ils ont toujours enseigné la voie directe pour accéder à l'Eveil, même si certains et comme à regret exposent en même temps des méthodes ou des moyens moins élevés pour les moins ardents, ce qui est le cas notamment de Bodhidharma qui nous a laissé un écrit sur *Les deux accès à la Réalité*

<sup>17</sup> Emile Gillibert, *L'Evangile, Voie de la Connaissance*, p. 74-76, Dervy, 1987.

<sup>18</sup> *Discours et sermons de Hui-neng*, p. 65, Albin-Michel, 1963.

<sup>19</sup> *Tao tō king*, 70.

*ultime*, le premier qui s'opère par l'intuition du *Principe suprême* et le second par la pratique. Faute de place, nous ne pouvons nous en tenir qu'au premier destiné du reste aux disciples les plus ardents : *L'accès par pénétration intuitive au Principe suprême, c'est l'éveil à l'essence de la doctrine... c'est concevoir... que tous les êtres ont en commun une Nature vraie unique... Si l'on réalise qu'il n'y a ni soi ni autrui... l'on ne sera plus jamais assujéti à la lettre de l'Enseignement Canonique. Etant ainsi en accord profond avec le Principe suprême, on sera libéré de toute discrimination conceptuelle. Par là, on éprouvera la quiétude spontanée que donne le non-agir. C'est là ce qu'on nomme Accès par la pénétration intuitive du Principe suprême*<sup>20</sup>.

D'autres patriarches ont mis fortement l'accent sur cette pénétration intuitive qui permet de voir en sa propre nature. Ainsi l'enseignement de Shen-hui (Chen-houei, 670-762) repose sur la vision subite de notre nature propre. C'est par un saut brusque que l'on doit voir en soi la nature de Bouddha. Et du moment que l'on voit, les pratiques deviennent inutiles.

Chez Mazu (Ma-tsou, 709-788), la nature propre est désignée par l'expression le Cœur Saint ou simplement le Cœur : Si vous avez pris conscience du Cœur Saint, il n'y aura plus d'autre affaire, et vous vous tiendrez constamment dans ce trésor précieux<sup>21</sup>.

Pour Houang-po (850), la seule chose nécessaire est de prendre conscience de cet Esprit universel qui est en nous et qui n'est autre que notre Nature de Bouddha originelle.

La vision selon les grands maîtres est tout le contraire d'une passive tranquillité. C'est une attention sans objet, une vigilance, un acte émanant de la source même, c'est la nature propre se manifestant elle-même dans toute sa force de rayonnement. Je suis ici aux antipodes de l'abstraction voilant la lumière de l'intuition. La clarté est là en permanence même si je la crois recouverte de poussière ; elle n'est pas à établir. Elle n'a rien à voir avec le temps et ce serait faux de croire que dans un passé lointain elle était pure mais qu'aujourd'hui, souillée, je dois travailler à lui rendre son ancienne clarté. La pédagogie de Hui-neng est simple : *En enseignant, je ne dévie jamais de la nature propre*<sup>22</sup>. La nature propre n'est autre, pour le maître tch'an que la nature de Bouddha. Elle révèle une autorité souveraine, mais une autorité sans contrainte : *A ceux qui ont réalisé la nature propre, il importe peu de formuler n'importe quel système ou de s'en dispenser. Ils ont pleine liberté de venir ou d'aller, car ils sont libérés de tous les obstacles et de toutes les entraves*<sup>23</sup>... Liberté souveraine qui découle naturellement de l'unité retrouvée, Jésus de son côté l'annonce :

*Quand vous ferez le deux Un  
Vous serez Fils de l'homme,*

Et si vous dites :

*Montagne, éloigne-toi,  
Elle s'éloignera*<sup>24</sup>.

\*

<sup>20</sup> *Tch'an (Zen)*, p. 79, Les Deux Océans, 1985.

<sup>21</sup> *Mazu*, p. 46, Les Deux Océans, 1980.

<sup>22</sup> *Discours et sermons de Hui-neng*, p. 144, Albin-Michel, 1963.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 146.

<sup>24</sup> *Thomas*, 106.

## HUI-NENG

638-713

“ Dès le commencement aucune chose n'est ”

“ Rien n'est jamais né ” Mândûkyôupanishad

“ Tout est le non-né ”

Cela n'est jamais né, bien que

*Cela paraisse se manifester de toute part*

Dans son “ *Judas, traître ou initié* ”, Emile s'est longuement étendu sur la vie du sixième patriarche Chan après *Boddhidharma*. Le destin de *Hui-Neng* lui semble en effet offrir bien des points communs avec celui du disciple que Jésus aimait. Les œuvres de *Hui-Neng* ont été publiées en français sous le titre suivant : “ *Discours et sermons de Houei-Neng, sixième patriarche Zen, traduction et introduction de Lucien Houlné, spiritualités vivantes*, Albin Michel .

La vie du Patriarche nous est connue par le *Sutra de l'Estrade* dont le premier chapitre constitue sa biographie. Est-ce une autobiographie ou bien l'ensemble du *Sutra de l'Estrade* est-il l'œuvre d'un disciple ? L'état actuel de la recherche ne permet pas de trancher. Toujours est-il que la profondeur de l'inspiration atteste que les propos du Maître ont été rapportés avec fidélité.

L'enfance du Patriarche vaut d'être évoquée... car elle révèle déjà le futur génie. Son père mourut alors qu'il était enfant, laissant la mère et l'enfant dans la misère. Réfugiés à Canton, la mère et le fils vendaient du bois de chauffage au marché. Un jour, allant livrer du bois chez un client, Hui-Neng entendit réciter le *Sutra de Diamant*. Aussitôt son esprit s'éveilla au sens des paroles prononcées. Et, comme un bienfaiteur lui fit alors un don d'argent pour sa mère, il put se rendre à Huang-mei, à trente jours de marche de Canton, pour rencontrer le Cinquième Patriarche d'où venait le bienfaiteur. Se présentant, il dit au Patriarche : *Je suis un homme du peuple originaire de Hsin-chou, mon but est de devenir un Bouddha*. Le Patriarche le mit à l'épreuve : *Vous êtes un paysan barbare. Comment pourriez-vous jamais devenir un Bouddha ?* La réponse témoigne de la pénétration peu ordinaire du jeune Hui-Neng : *Même si l'on peut classer les hommes en gens du Sud et gens du Nord, la nature de Bouddha ne connaît ni Sud ni Nord. Peut-être le corps d'un barbare est-il différent de celui d'un moine ; mais quelle différence peut-il y avoir au point de vue de la nature de Bouddha ?*

Convaincu que ce barbare avait l'étoffe d'un gnani<sup>25</sup>, le Cinquième Patriarche, dont le monastère comprenait plus de mille moines, le relégua dans les cuisines à piler le riz, et cela non seulement pour l'éprouver mais aussi parce qu'il craignait que les disciples ne soient jaloux de la qualité de l'étranger. Après plus de huit mois, le Patriarche passa voir Hui-Neng et lui fit cette confidence : *Je vous ai compris, mais je me suis retenu de parler davantage avec vous afin d'éviter que certains éléments méchants ne vous en veuillent et cherchent à vous faire du mal*. Une circonstance tout à fait exceptionnelle permit de révéler définitivement Hui-Neng. Le Patriarche, voulant assurer sa succession, demanda à chaque moine de composer une strophe qui témoignerait du degré de sa connaissance : *Tout au long du jour, vous ne recherchez que les actes de vertu à accomplir sans vous efforcer de sortir de l'océan amer de la*

<sup>25</sup> Gnostique.

naissance et de la mort... Celui qui comprendra la vérité essentielle héritera de la robe comme Sixième Patriarche. Les moines se dirent entre eux : *Nous ne pouvons rivaliser avec notre instructeur Shen-Hsiu ; il est d'ores et déjà assuré du patriarcat ; laissons-lui le soin de composer la stance, ce qu'il fit du reste.* Puis il la transcrivit sur le mur du corridor afin de l'offrir à la vue et au jugement du Patriarche.

Le corps est l'arbre de l'Eveil,

L'esprit est comme un miroir clair.

*Appliquez-vous sans cesse à l'essuyer, à le froter,*

*Afin de le préserver de toute poussière du monde.*

Le Patriarche fut amèrement déçu de la stance de Shen-hsiu ; il le lui dit avec ménagement et l'invita à lui en soumettre une autre. Mais Shen-hsiu ne réussit pas à sortir autre chose de lui-même. En revanche Hui-neng y répondit par la stance suivante :

L'Eveil ne comporte point d'arbre

Ni le miroir de support matériel.

La nature de Bouddha est éternellement pure ;

Où y aurait-il de la poussière ?

L'histoire précise que Hui-neng, illettré, dut recourir à un moine pour transcrire la stance qu'il composa après avoir entendu réciter celle de Shen-hsiu.

Voyant l'agitation et l'émoi que suscitait la nouvelle stance, le Patriarche l'effaça craignant le pire pour Hui-neng. Mais il le fit venir en secret la nuit sans sa chambre et lui transmit la robe et le bol en lui disant : *Vous êtes à présent le Sixième Patriarche... enseignez la doctrine de l' " illumination soudaine "*. Mais le Patriarche savait aussi que ce serait trop demander à ses moines, élèves de Shen-hsiu, de le suivre dans son choix du nouveau Patriarche. Celui-ci ne pouvait enseigner ce qu'il n'avait pas pratiqué. Il avait eu l'illumination sans les préliminaires de toutes sortes sur lesquels tant d'écoles mettaient l'accent, sans les obstacles à éliminer un à un. Evidemment d'autres grands Maîtres avant Hui-neng connurent l'illumination soudaine. Néanmoins, les successeurs ont la fâcheuse tendance à codifier, analyser, disséquer l'enseignement du Maître ; par l'érudition, ils tombent dans l'abstraction et l'intellectualisme. Or c'était bien la situation qu'avait rencontré Hui-neng au monastère. Le jeune Hui-neng, en enseignant que l'Esprit ne peut être saisi que directement, sans intermédiaire, ne pouvait que susciter une opposition violente. C'est pourquoi le vieux Patriarche renvoya Hui-neng dans le plus grand secret à son lieu de naissance. Il accompagna le nouveau Patriarche jusqu'à la rive sud du Yang-tsé. Au début, le vieux Patriarche prit la rame du bac, invitant Hui-neng à rester assis, mais celui-ci protesta bientôt disant : *Tant que le disciple n'est pas éveillé, il s'en rapporte au Maître, mais s'il a obtenu l'illumination, il prend la rame.* Le vieux Patriarche fut enchanté de cette dernière parole. Il regagna son monastère et il mourut au bout de trois ans. Le nouveau Patriarche partit vers le Sud. S'apercevant de sa disparition, des moines tentèrent de le poursuivre pour lui dérober les insignes de la transmission, la robe et le bol. Mais il leur échappa et personne ne sut ce qu'il fit au cours des quinze années suivantes. Il parvint à conserver l'anonymat jusqu'en 676, alors qu'il approchait de la quarantaine. A cette date, on le trouve au monastère de Fashin à Canton. L'année suivante, il s'établit au monastère de Paolin où il demeura et enseigna jusqu'à sa mort en 713<sup>26</sup>.

<sup>26</sup> Emile Gillibert, *Judas traître ou initié*, Dervy-Livres, p. 186-189.

Emile voyait dans l'enseignement du Hui-neng " la fine fleur de la pensée Tch'an ". A plusieurs reprises, il a eu l'occasion de revenir sur la voie du Sixième Patriarche afin de l'approfondir et de souligner les convergences entre " *Paroles de Jésus et Sagesse orientale* " :

" Pour exprimer l'état de perception tout simple, le Tch'an dit encore :

*Quand nous avons faim, nous mangeons, quand nous avons sommeil, nous nous étendons ; où intervient dans tout cela le fini ou l'infini ? Ne sommes-nous pas complets en nous-mêmes ? La vie telle qu'elle est vécue suffit. C'est seulement quand le mental, fertile en inquiétudes, entre en scène que nous cessons de vivre et que nous nous imaginons manquer de quelque chose.*

Hui-neng également prend soin de nous mettre en garde contre une forme d'activité qui va à l'encontre de notre réalisation :

*Voir toute chose et préserver pourtant son mental de toute souillure et de tout attachement, c'est là l'état-sans-pensée. Celui qui comprend l'idée de l'état-sans-pensée connaît une route parfaite à travers le monde des multiplicités. Celui qui comprend l'idée de l'état-sans-pensée atteint la Bouddhité, l'éveil<sup>27</sup>.*

Le sixième Patriarche résume tout son enseignement dans une parole à tout jamais célèbre : *Dès le commencement, aucune chose n'est.* L'homme ordinaire sourit à une affirmation qui dérouté le sens commun. Le scientifique, qui mesure constamment les limites et les illusions de nos sens déclare : *Tout est mouvement.*

On voit comment la science moderne, sur certains points particuliers, rejoint la vision des anciens maîtres orientaux. Hui-neng s'explique sur les illusions du moi et de ses perceptions :

*Le suprême nirvana<sup>28</sup> est parfait, splendide, permanent, calme, illumination. Par erreur les gens ordinaires et les ignorants le qualifient de mort, tandis que les hérétiques soutiennent arbitrairement qu'il est annihilation... Seuls des hommes doués d'un esprit supérieur peuvent comprendre ce qu'est véritablement le nirvana et assumer, à son sujet, une attitude aussi éloignée de l'attachement que de l'indifférence<sup>29</sup>.*

Le moi, réellement investi par le Soi, n'éprouve ni attachement, ni indifférence, ni aversion envers les choses et les concepts. Ce qui fait dire aux maîtres du Tch'an que celui qui marche sur le sentier peut tout le temps être libre et se sentir à l'aise en toutes circonstances. Il n'est pas lié par le processus de la naissance et de la mort, de sorte que la question de la naissance et de la mort ne se pose pas pour lui<sup>30</sup>...

" Lorsque Hui-neng déclare que *dès le commencement aucune chose n'est*, il exprime à la fois l'idée dominante de sa conception du Tch'an et la continuité de son enseignement avec la tradition védantique qui voit dans le monde de la manifestation une illusion se traduisant par la distinction sujet-percevant et objet-perçu. Tant qu'il y a quelque chose à voir, il y a dualité, il n'y a pas vision. La vision dans le vide, telle est selon Hui-neng la vision véritable, la vision éternelle : *Aussi longtemps qu'il existe une manière dualiste de regarder les choses, il n'y a pas de libération. La lumière affronte*

<sup>27</sup> D.T.Suzuki, *Le non-mental*, p. 180, Le Courrier du Livre, 1970.

<sup>28</sup> Notion difficile à préciser, le nirvana représente pour les uns la complète extinction de la souffrance en même temps que la réalisation de l'anéantissement des illusions ; pour d'autres, il est un état de plénitude, de félicité et d'accomplissement par la sagesse.

<sup>29</sup> Hui-neng, *Discours et sermons*, p. 128, Albin Michel.

<sup>30</sup> *Paroles de Jésus et Sagesse orientale*, p. 145-147., Dervy, 1997.

*l'obscurité ; les passions se dressent devant l'illumination*<sup>31</sup>... Pour Hui-neng, notre nature véritable ne fait qu'un avec la Réalité : *Notre esprit recèle son propre Bouddha et ce Bouddha en-soi est le véritable Bouddha*. Le mot Réalité chez Hui-neng correspond au mot Royaume chez Jésus : *Le Royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous*. Seulement, pour percevoir la Réalité, pour voir le Royaume, il faut transcender le dualisme : *Aux yeux des gens ordinaires la lumière et l'obscurité semblent deux choses différentes. Mais ceux qui ont la sagesse et l'intelligence possèdent une vision pénétrante au point qu'il ne peut exister pour eux de dualité dans la nature propre*<sup>32</sup>. Jésus qui détient la vision pénétrante est habilité à nous dire :

*Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,  
et ce que l'oreille n'a pas entendu,  
et ce que la main n'a pas touché,  
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme*<sup>33</sup>.

“ Hui-neng, de son côté, parle du visage originel en ces termes : *Vois en ce moment le visage que tu avais à l'origine, et même avant ta naissance*<sup>34</sup>.

\*

### LA VISION

La vision est acte, d'où le caractère dynamique du Soi.

La vision ne permet de se reposer sur rien<sup>35</sup>.

Tant que la vision comporte quelque chose à voir, elle n'est pas la vraie vision.

Quand la vision est non-vision, alors il y a “ vision dans sa propre nature ”

Ou bien, quand la vision est non-vision elle est vision réelle,

quand l'audition est non-audition elle est audition réelle...

“ La vision dans le vide, telle est la vision véritable et la vision éternelle ” (Shen-hui)

En exposant la Loi, (en enseignant) je ne dévie jamais de l'autorité de la nature propre. (je parle de ce que je réalise intuitivement). L'enseignement découle de l'impulsion de la nature propre.

### Stance

Libérer l'esprit de toutes perturbations

c'est la méditation de la nature propre.

Cela qui ne croît ni ne décroît,

c'est le Diamant.

Aller et venir sont des phases de la Concentration suprême.

“ *La Vision dans sa propre nature* ”, laquelle n'étant “ aucune chose ” est Vide. Par conséquent, voir en sa propre nature est voir dans le Vide. La “ nature propre ” peut être dite “ gnose ”, connaissance de soi. Ce n'est donc pas seulement être mais

<sup>31</sup> Cité par D.T. Suzuki, *Le Non-mental*, p. 54, Le Courrier du Livre, 1970.

<sup>32</sup> Hermès, *Tch'an*, p. 11, 1970.

<sup>33</sup> Thomas, 17. *Paroles de Jésus et Sagesse orientale*, p. 212-213.

<sup>34</sup> Cité par Suzuki dans *Essais sur le bouddhisme Zen*, p. 268, Albin Michel ; *Paroles de Jésus*, p. 229.

<sup>35</sup> *Les renards ont leur tanières et les oiseaux ont leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer* (Thomas, 86).

connaître. Cette connaissance est usage de nous-mêmes par nous-mêmes, ce qui est impliqué dans la " *Vision dans sa propre nature*<sup>36</sup> ".

La Vision est un acte révolutionnaire. C'est la nature-propre elle-même, toute nue, sans restriction, c'est *Prajna*<sup>37</sup>.

La nature-propre est le Soi ; la vision dans la nature-propre est la vision du Soi. Ainsi donc Etre, Voir et Agir sont synonymes et interchangeable. La Vision est connaissance ou mieux, selon Suzuki, expérience (*wu* en chinois, *satori* en japonais).

Hui-neng déclare l'unité de Prajna et Dhyana : " Dhyana est le Corps de Prajna et Prajna est l'usage de Dhyana " ; " C'est comme la lampe et sa lumière. Quand il y a une lampe, il y a de la lumière ; sans lampe, pas de lumière. La lampe est le Corps de la lumière et la lumière est l'Usage de la lampe. " C'est ainsi que doit être comprise la relation entre Dhyana et Prajna selon Hui-neng.

Qui voit ? Qui connaît ?

Ce qui est originel n'a rien à voir avec le temps. Il n'y a pas de miroir à polir pour lui rendre son ancienne clarté. La clarté est là tout le temps, même si on la croit couverte de poussière et incapable de réfléchir correctement les dix mille choses. La clarté est inhérente au miroir. Il n'y a pas mouvement continu de l'erreur vers la vérité, de l'ignorance vers l'illumination, de l'ignorance vers la connaissance etc

dire qu'on attend quelque chose, c'est s'égarer

donc, ne pas avoir est avoir (être)

l'ignorance est l'illumination

la purification est accumulation de la poussière

faire c'est compromettre " le faire "

se défaire c'est vivre

vivre sa vie c'est la perdre

penser que l'on vit c'est empêcher d'être vécu

choisir c'est empêcher l'agir

savoir que je ne suis pas c'est comprendre que je suis

aucune chose n'est = tout est pure subjectivité

La subjectivité est la vacuité (puisqu'il n'y a personne)

donc personne qui voit ni personne qui est vu

mais

acte de voir

JE est absence de je

absence de je est JE

Une absence est une présence

Une présence est une absence

La non-existence implique l'existence

De manière dualiste, je suis inévitablement

De manière non-dualiste, je ne peux être indubitablement

Car si de manière dualiste je dois être, il s'ensuit que

de manière non-dualiste je ne peux être

La manifestation est une manifestation de la non-manifestation

<sup>36</sup> *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus* (Thomas, 3).

<sup>37</sup> La Connaissance parfaite, la Grande Sagesse.

et la non-manifestation est une non-manifestation de la manifestation  
L'absence absolue de toute phénoménalité est  
en même temps présence absolue de ce qui est

La Réalité est ainsi absence de forme, ou Vide, impossible à atteindre, au-delà de toute dualité donc au-delà de l'être et du non-être. Est-ce à dire qu'elle n'entre pas dans la sphère de l'intérêt humain ? Non, car, si nous n'avons pas prise sur elle, elle a prise sur nous, elle est là offerte, en nous, hors de nous. Elle est notre vie même. Néanmoins on ne peut l'atteindre, la tenir. Elle émane de la nature-propre elle-même qui est l'Inconscient (au sens métaphysique et non psychologique). L'Inconscient de Hui-neng est intemporel, bien que contenant la totalité du temps. Shen-hui, disciple de Hui-neng, précise à propos de l'Inconscient : “ *La Réalité signifie l'Inconscient... Celui qui voit l'Inconscient est capable de produire toutes les choses ; celui qui voit l'Inconscient est capable de recevoir toutes les choses*<sup>38</sup> ”, ou encore “ *Voir dans l'Inconscient, c'est comprendre la nature-propre* ”, ou encore : “ *L'Inconscient signifie être conscient de l'Un absolu.* ” Hui-neng précise que l'Inconscient c'est le non-mental : “ *L'état de Bouddha est atteint quand il n'y a plus de mental à faire travailler pour cela.* ” La tâche s'accomplit d'elle-même, grâce au non-mental<sup>39</sup>. ”

**Question :** *S'il n'y a pas de mental, qui pourra jamais délivrer tous les êtres ?*

**Réponse :** *N'avoir aucun mental signifie délivrer tous les êtres. Si quelqu'un voit un être à délivrer, il a un mental et il est certainement sujet à la naissance et à la mort... Tant que vous parlez de votre laborieux karma, vous êtes sous l'emprise du mental et donc soumis à la naissance et à la mort. Il n'y a pas à atteindre l'état de Bouddha. Croire qu'il y a quelque chose à faire, c'est chérir l'idée d'un mental et alors on ne peut parler d'état de Bouddha, d'état sans mental.*

*Dès le commencement, il n'y a pas quelqu'un qui conçoit et il n'y a pas de conception... il n'y a pas de mort, pas de naissance, pas de chemin*<sup>40</sup>.

**Question :** *Comment alors se servir du mental quand la faim et le froid vous menacent ?*

**Réponse :** *Quand j'ai faim, je mange ; quand j'ai froid, je mets davantage de vêtements.*

**Question :** *Si vous rencontrez un tigre ou un loup, comment utiliserez-vous votre mental ?*

**Réponse :** *Quand ceci est vu, c'est comme si ce n'était pas vu... et l'animal est un reflet de l'absence de mental. Même un animal sauvage ne vous fera pas de mal*<sup>41</sup> ...

(C'est le vrai pouvoir sans déperdition d'énergie)

... *Quand vous êtes en accord avec Vajra*<sup>42</sup>, *le Grand Être, le Grand Informel, vous êtes capable d'effacer les graves fautes que vous avez commises durant des cycles de*

<sup>38</sup> *Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi (Thomas, 77).*

<sup>39</sup> Tout effort est un obstacle à l'atteinte de l'état-de-Bouddha. Nous sommes déjà des Bouddhas. “ N'avoir pas de mental ” ou “ chérir l'Inconscient ” signifient être libre de tous ces efforts artificiels, inutilement surajoutés.

<sup>40</sup> Les mots ne sauraient aller plus loin dans l'approche de la gnose. Le non-mental, n'étant autre que le vide, nous sommes au cœur de la réalité, celle qu'exprimaient les rishis des anciens temps... L'auteur de la Mandukya upanishad déclare : *C'est le non-né qui engendre le non-né.* Bien qu'étant issu d'une autre tradition, Hui-neng ne fait qu'explicitement la formule elliptique de l'Upanishad (*L'Evangile Voie de connaissance*, p. 94).

<sup>41</sup> *Celui qui possède en lui la plénitude de la vertu est comme l'enfant nouveau-né : les insectes venimeux ne le piquent pas, les animaux sauvages ne le griffent pas, les oiseaux de proie ne l'enlèvent pas (Tao tō king, 55)*

naissance et de mort s'étendant sur des kalpas aussi nombreux que les grains de sable du Gange. Les " mérites " de ce Vajra le Grand sont au-delà de toute mesure... même si l'on vit durant des périodes aussi nombreuses que les grains de sable du Gange en parlant sans cesse de ses mérites, on ne peut les épuiser.

(Être en accord avec Vajra, c'est oublier à la fois sa mémoire et son imagination<sup>43</sup>).

Dès le commencement, il n'y a pas dans notre propre nature, une seule chose qui puisse être atteinte. Si l'on conçoit ici la moindre chose capable d'être atteinte, bonheur et malheur sont présent aussitôt ; et ce n'est là rien d'autre que de se préoccuper et s'abandonner aux rêveries...

Ceux qui réalisent l'illumination par eux-mêmes n'ont nul besoin d'aide extérieure. Il est mauvais d'insister sur l'idée que sans les conseils d'hommes pieux ou érudits nous ne pouvons obtenir la délivrance.

*Notre propre nature est en soi intrinsèquement pure.*

**SHEN – HUI**  
**(CHEN-HOUËI)**  
**670-762**

Shen-hui fut l'un des grands disciples de Hui-neng. Partisan de la " voie directe " contre la " voie graduelle ", son école fut la plus florissante. Selon Shen-hui " le seul caractère tchih (connaître) est la source de tous les mystères ". Les Dits de Shen-hui ont été découverts dans une caverne à Toun-houang et n'ont été publiés qu'en 1930.

Avant de se tourner vers le bouddhisme, Shen-hui fut d'abord un érudit taoïste. Vers sa quarantième année, il voyagea vers le Sud pour devenir le disciple de Hui-neng, alors établi au monastère de Paolin, dans la province de Guangdong. Selon la légende, il demanda à Hui-neng :

" Maître, lorsque vous méditez, est-ce que vous voyez ou ne voyez pas ? "

Hui-neng se leva et le frappa trois fois :

" Shen-hui, quand je te frappe, as-tu mal ? "

" J'ai mal sans avoir mal. "

" Et moi, je vois sans voir. Toi, tu ne vois même pas ta propre nature. Comment oses-tu te jouer de moi ? "

Shen-hui se prosterna et resta avec le Sixième Patriarche pendant cinq ans environ. En 713, sentant sa mort venir, Hui-neng annonça à ses disciples son départ prochain. Ceux-ci éclatèrent en sanglots, à l'exception de Shen-hui. Le Sixième Patriarche dit alors :

" Shen-hui, bien que moine depuis peu de temps, en toutes circonstances tu sais être impassible. Rien ne t'émeut ni l'éloge, ni le blâme. Vous autres, quelle voie avez-vous donc suivie durant toutes ces années ? Pourquoi vous attrister ? Croyez-vous que je ne sais pas où je vais ? Vous pleurez parce que vous ignorez où je vais. Si vous le saviez, vous n'auriez aucune raison de vous lamenter. "

---

<sup>42</sup> La foudre, le diamant.

<sup>43</sup> Chih : Ceux qui ont une compréhension plus claire... peuvent voir continuellement sans qu'il y ait pourtant rien qui soit vu par eux. En vain chercherez-vous en eux des traces de vision ; on ne peut rien découvrir ici ni du corps ni de l'Usage. Le dualisme sujet-objet a disparu – et c'est ce qu'on appelle voir en sa propre nature (D.T. Suzuki, *Le Non-mental selon la pensée zen*, Le Courrier du Livre, p.111)

Après la mort de son maître, Shen-hui quitta le monastère pour accomplir un long pèlerinage. Il se fixa enfin non loin de la capitale Luoyang. Vers 732-734, lors d'une mémorable assemblée de représentants du Tch'an, il monta à la tribune et accusa les adeptes de la "voie graduelle" de suivre un usurpateur. Alors que la plupart des écoles du Tch'an voyaient en Shen-hsiu le successeur du Cinquième Patriarche, Shen-hui affirma avec force que le véritable Sixième Patriarche était Hui-neng et nul autre. En réalité, Shen-hsiu fut suffisamment honnête pour refuser de se parer du titre de Patriarche. Mais l'un de ses disciples, Pou-tsi n'hésita pas à lui attribuer cet honneur pour pouvoir se proclamer lui-même comme Septième Patriarche. De cette époque en tout cas date la rupture entre l'école du Nord, dite de la "voie graduelle" défendue par les partisans de Shen-hsiu, et l'école du Sud, dite de la "voie directe", défendue par Hui-neng et Shen-hui.

S'attaquer à l'école du Nord revenait à défier l'empereur lui-même, car la famille gouvernante soutenait la voie dominante à l'époque. Vers 753, Shen-hui fut convoqué par l'empereur Xuan-zong en personne et exilé à l'extrême sud du pays. En 757, après la révolte de An Lushan et la guerre civile qui s'ensuivit, la Chine se retrouva ruinée. Le nouveau gouvernement eut l'idée de faire appel à Shen-hui dont le charisme permit de sauver le régime. Et c'est ainsi que par un curieux retour des choses et grâce à l'obstination de son principal disciple, Hui-neng, moine obscur de l'école du Sud, fut officiellement reconnu comme le Sixième Patriarche.

## VISION

C'est par un saut brusque que l'on doit voir en soi la nature de Bouddha. Et, du moment que l'on voit, les pratiques deviennent inutiles.

Chez Shen-hui, disciple de Hui-neng, l'expression "voir en sa nature propre" devient souvent "voir l'absence de pensée". L'absence de pensée n'est rien d'autre que la substance de notre esprit propre : "... un miroir doit à sa seule clarté sa nature de rayonnement. De même, c'est à cause de la pureté foncière de l'esprit des êtres que ceux-ci possèdent naturellement la grande lumière de sagesse qui projette ses rayons sur tous les mondes sans exception."

Ne pas chercher à s'abstraire du monde, accueillir tout ce qui vient dans une absence de toute distinction : "Lorsqu'on voit l'absence de pensée, on est maître de toutes choses. Lorsqu'on voit l'absence de pensée, on embrasse toutes choses." "C'est obtenir le nirvâna sans quitter le monde", selon l'expression du Vimalakîrti<sup>44</sup>. Le nirvâna ne supprime pas les diverses activités : "Lorsqu'on est capable de voir la substance insaisissable de l'absolu et qu'on est plongé dans la quiétude constante, on possède des activités nombreuses comme les grains de sable du Gange."

Voir l'absence de pensée, c'est, d'une part, pénétrer la substance insaisissable des dharma et, d'autre part, posséder l'activité inépuisable de l'absolu, car la vacuité de l'absolu n'est pas une vacuité complète.

---

<sup>44</sup> Le *Vimalakîrti-Sutra* met en scène *Vimalakîrti*, disciple laïc du Bouddha, qui vivait en dehors de la communauté monastique. Nul ne pouvait rivaliser avec lui en profondeur et en subtilité. Alors qu'il était malade, le Bouddha enjoignit à ses disciples d'aller lui rendre visite dans sa chambre. Tous s'excusèrent, à l'exception de Manjushrî, incarnation de *Prajnâ*, la sagesse transcendante.

Notre esprit est spontanément vacuité et quiétude. Ce qui est le plus foncier en nous, c'est cela que nous devons voir. Rien n'est plus simple et rien n'est plus ardu. L'idée centrale de Shen-hui est celle de la vue subtile de notre nature propre.

L'école de Hui-neng condamne la pratique de la récitation orale : esprit et paroles doivent aller de pair, car, dès que l'on voit en soi la nature de Bouddha, on reste dans un état d'oraison perpétuelle.

L'enseignement de Shen-hui est la continuation directe de celui de Hui-neng.

Voir l'absence de pensée, c'est voir sa propre nature et voir sa propre nature c'est obtenir l'état-sans-pensée dont parle Hui-neng qui consiste selon lui à "voir toutes choses et pourtant préserver son esprit de toute souillure et de tout attachement." En bref, obtenir l'état-sans-pensée ou voir l'absence de pensée, c'est atteindre la Bouddhité.

L'absence de pensée est présence fondamentale car l'absence elle-même de l'absence-présence de phénomènes est présence (l'absence d'une absence est présence<sup>45</sup>).

\*

La vision intérieure de la véritable nature est :  
Phénoménalement, absence absolue  
Intemporellement, présence absolue

\*

MAZU  
(MA – TSOU)  
709-788

Mazu Daoyi est l'un des plus grands maîtres tch'an de la dynastie des Tang. D'allure étrange, il avait la démarche stable et puissante du buffle ainsi que le regard énergique et majestueux du tigre. Il savait impressionner son entourage avec sa voix tonitruante. Il fut appelé Ma-tsou, le Patriarche cheval, peut-être en raison d'une prophétie du Sixième Patriarche. Ce dernier avait annoncé qu'après lui paraîtrait un poulain qui piétinerait le monde entier.

Né à l'ouest de la Chine, dans la province de Sseu-tchouan, Mazu entra très jeune dans les ordres et fut ordonné par un maître coréen, disciple du Cinquième Patriarche. A la mort de son maître, il parcourut le pays et partit vivre en ermite sur le mont Heng, l'une des cinq montagnes sacrées de l'empire du Milieu. C'est là qu'eût lieu sa rencontre mémorable avec l'abbé Rang (Houai-jang, 677-744), disciple de Hui-neng. Apercevant un jour le jeune moine en pleine méditation assise (zazen), l'abbé lui demanda pourquoi : "Pour devenir Bouddha," répondit-il. Sans rien dire, le maître prit une brique et se mit à la polir. Mazu demanda : "Que voulez-vous faire en polissant ce morceau de brique ?" L'abbé dit : "Je la polis pour en faire un miroir." "Comment peut-on obtenir un miroir en polissant une brique ?" L'abbé répliqua : "Si l'on ne peut obtenir un miroir en polissant une brique,

<sup>45</sup> Quand j'ai dit que Dieu n'était pas un être et était au-dessus de l'être, je ne lui ai pas par là contesté l'être, au contraire je lui ai attribué un être plus élevé (Maître Eckhart, Sermon Quasi stella matutina...)

*comment peut-on devenir Bouddha en restant assis en méditation ?* ” C’est ainsi que Mazu connut l’éveil.

Il n’y a rien à rechercher, ni au dehors, ni au dedans car, ainsi qu’il est dit dans le Lankâvatârasûtra<sup>46</sup> : “ *Toutes les choses ne sont que le Cœur* ”. Pour provoquer l’éveil chez ses disciples, Mazu ne se contenta pas de la parole, mais employa toutes sortes de moyens inattendus. Il fut l’un des premiers à utiliser des gestes brusques, voire brutaux : cris, gifles, coups de bâton et coups de pied... Certains de ses disciples ne furent pas en reste. Un jour que l’un d’entre eux poussait une charrette, il rencontra Mazu assis au bord du chemin, les jambes étendues. Mazu refusa de retirer ses pieds : “ *Ce qui est déployé ne peut plus être replié.* ” Le disciple répliqua : “ *Une fois qu’on a avancé, on ne peut plus reculer.* ” Et il poussa la charrette sur les pieds de Mazu.

Parmi les anecdotes les plus célèbres, certaines furent incluses dans des recueils de koâns comme le Wou-men Kuan (Passe sans porte). Lorsque l’on demande à Mazu : “ *Qu’est-ce que le Bouddha ?* ”, il répond une fois : “ *L’Esprit est le Bouddha* ”, une autre fois : “ *Pas d’Esprit, pas de Bouddha.* ”

Le Maître eut 139 disciples qui furent tous très actifs dans la diffusion du Tch’an. L’un des plus connus fut Pai-tchang Houai-hai, lequel eut pour disciple Houang-po, maître de Lin-tsi. En 788, sentant sa mort venir, il annonça son départ : “ *Le mois prochain, ma dépouille pourrie retournera à cette terre.* ” Quelque temps après, le surintendant du monastère s’inquiéta de sa santé. Mazu lui dit : “ *Bouddha à la face de soleil, Bouddha à la face de lune.* ”

Ses œuvres ont été réunies en français sous le titre suivant : “ *Les entretiens de MAZU, Maître chan du VIIIe siècle, Introduction, traduction et notes par Catherine Despreux, Les Deux Océans* ”. Les citations retenues par Emile sont extraites de cet ouvrage.

\*

## VISION DU CŒUR ABSENCE DE PENSÉE

*Un trait de l’enseignement de Mazu est l’obtention de l’éveil par soi-même, l’auto-éveil : Il n’est pas de Bouddha en dehors du Cœur, il n’est pas de Cœur en dehors du Bouddha ! Ne vous attachez pas au bien, ne rejetez pas le mal, ne vous appuyez pas sur les deux extrêmes de la pureté et de l’impureté. Ainsi vous comprendrez que la nature des fautes commises est Vacuité... ; Ce qui est produit par le Cœur est appelé forme. Lorsqu’on sait que la forme est vide<sup>47</sup>, la production devient non-production. Ayant compris cela, vous pouvez agir selon les circonstances, vous vêtir, vous nourrir, entretenir longuement l’embryon saint et vivre en accord avec le spontané. Je n’ai rien d’autre à vous enseigner. Ecoutez ma stance :*

*La terre du Cœur s’exprime selon les circonstances, L’Eveil n’est qu’apaisement.  
Les phénomènes et l’Absolu sont sans obstruction,  
Il y a simultanément production et non-production.*

<sup>46</sup> Sutra de la descente à Lanka. Ce sutra rapporte les dialogues entre le Bouddha et le Bodhisattva Mahâmati. Le sujet principal est le contenu de l’Illumination du Bouddha. Le Bouddha déclare notamment que depuis son Illumination jusqu’à son passage dans le Nirvana il n’a pas prononcé un seul mot.

<sup>47</sup> La forme est le vide, le vide est la forme (Sutra du Cœur).

*La nature propre est originellement parfaite. Celui qui ne stagne pas dans les phénomènes bons ou mauvais est appelé celui qui cultive la voie... Ceux qui recherchent la voie à l'extérieur s'en éloignent sans cesse de plus en plus. Qu'ils épuisent les pensées du cœur de ce triple monde ; mais qu'une seule pensée subsiste dans le Cœur, et la racine fondamentale de la transmigration dans le triple monde demeure. Lorsque cette seule pensée disparaît, la racine fondamentale de la transmigration est éliminée et l'on obtient le trésor précieux et suprême du Roi de la Loi (Bouddha). Depuis d'innombrables kalpa<sup>48</sup>, les pensées fausses des êtres ordinaires, leurs ruses, leur fausseté, leur orgueil et leur arrogance sont unis au corps de l'Unité. Il est dit dans le Vimalakirti Sutra : Ce corps est un assemblage de nombreux dharma<sup>49</sup>. Quand il naît, ce sont seulement les dharma qui naissent ; quand il périt, ce sont seulement les dharma qui périssent. Quand ces dharma naissent, ils ne disent pas : je nais ; quand ils périssent, ils ne pensent pas : je péris.*

*Lorsque la pensée d'avant la pensée d'après et la pensée du milieu ne sont pas reliées entre elles, chaque pensée est dans l'extinction et l'on appelle cela : " Samadhi du sceau de l'océan ", qui englobe toutes choses.*

*... Les êtres ordinaires ont le Cœur inversé, les auditeurs non.*

*... Si vous avez pris conscience du Cœur saint, il n'y aura pas d'autre affaire, et vous vous tiendrez constamment dans ce trésor précieux.*

*Tant qu'on n'est pas dans le Cœur saint (dans le Royaume), les obstructions sont inévitables et inextricables. Si l'on y est, c'est l'unique sagesse qui nous échoit : " Toutes les sortes de constructions proviennent du Cœur unique. " Si l'on a compris cela, on peut alors laisser surgir les choses, les balayer, les utiliser avec merveille ; tout devient notre propre demeure, il n'y a nul endroit où se tenir en dehors du Réel. Puisque l'endroit où l'on se tient est la réalité, tout est l'essence de notre propre demeure.*

*(Dans cette optique) " Tous les dharma sont les dharma de la bouddhité. Tous les dharma sont la délivrance. Toutes choses sont l'ainsité<sup>50</sup>. Que ce soit durant la marche, en position assise, debout ou couchée, tout devient d'une inconcevable utilité, sans qu'il soit nécessaire d'attendre le moment propice ou favorable. Il est dit dans un sūtra : " Le Bouddha est omniprésent. " Le Bouddha est celui qui est bienveillance, plein de sagesse, qui excelle à aller jusqu'au fond de sa nature, détruit tous les doutes et toutes les illusions des êtres, tranche les idées d'être et de non-être ainsi que toutes sortes de liens, celui qui a épuisé les passions. Les notions d'état ordinaire et de sainteté, celui pour qui les notions d'être humain et de choses sont vides... ses actes sont sans obstruction, l'absolu et le phénoménal s'interpénètrent sans obstruction. Il en est comme des nuages dans le ciel, qui apparaissent et disparaissent sans laisser de traces et sans créer d'obstructions, ou comme les rides de l'onde qui naissent et disparaissent : telle est la grande extinction (nirvâna). Le Corps de la Loi (Bouddha) est infini. Sa substance n'augmente ni ne diminue, ... elle ne s'appuie sur rien. Tel est le sens ultime de la production et destruction du Cœur. Le Cœur, qui est l'incité, est comparable au miroir clair reflétant les objets. Le miroir est une métaphore pour le Cœur, les objets une métaphore pour les dharma. Si le Cœur s'accroche aux dharma, il demeure à l'extérieur. Les causes primaires et secondaires mènent*

<sup>48</sup> Cycle cosmique.

<sup>49</sup> Les choses données, éléments constitutifs de la réalité.

<sup>50</sup> *Tathâta* : les choses telles qu'elles sont, la vraie nature des choses, par delà le voile des illusions, lorsque s'abolit toute distinction entre le sujet et l'objet.

alors à la production et à la destruction. Si le Cœur ne s'accroche pas aux différents dharma, c'est l'incité.

...L'œil du bodhisattva voit la nature de Bouddha et parvient à la non-dualité appelée Nature d'égalité (samatâ). Les natures ne sont pas différentes en elles-mêmes, c'est dans leur utilisation qu'elles se différencient. Dans l'égarement apparaissent les différentes connaissances. Dans l'éveil apparaît la sagesse intuitive (prajñâ). Lorsqu'on est en accord avec l'absolu, on parle d'éveil ; lorsqu'on est en accord avec les phénomènes, on parle d'égarement. Être égaré, c'est avoir perdu le Cœur originel et sa propre demeure. Être éveillé, c'est être éveillé à sa nature originelle et à sa propre demeure. A partir du moment où l'on est éveillé, on l'est pour toujours, et l'on ne retourne pas à l'égarement, tel le soleil qui une fois levé ne peut plus être obscurci. La sagesse intuitive est le soleil levant, qui ne cohabite pas avec les souillures représentant l'obscurité. Etant éveillé au Cœur et restant dans cet état de conscience, les pensées fausses ne naissent plus. Puisque les pensées fausses ne naissent plus, l'on a atteint la Loi éternelle qui existe depuis toujours et maintenant. Il n'y a plus ni culture fictive de la Voie, ni assise en dhyâna, ni pratique. Si, dès maintenant, vous voyez la justesse de ce principe, vous ne créerez plus les différents karma<sup>51</sup> et vivrez selon les circonstances en réagissant aux choses qui se présentent.

\*



---

<sup>51</sup> L'action entraînant une réaction dans cette vie ou dans une autre existence.

SANS COMMENTAIRES...

*Extrait de*  
**“ DIALOGUE AU-DELA DE LA CONTEMPLATION ”**

*un des premiers textes du Tch'an*<sup>52</sup>

**Question :** *Un homme qui n'a pas réalisé le principe, peut-il enseigner la vérité et éveiller d'autres hommes ?*

**Réponse :** - Non, c'est impossible. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas dégagé sa vue. Comment pourrait-il rendre la vue à autrui ?

**Question :** *S'il utilise toutes ses ressources intellectuelles et toutes sortes de moyens, pourquoi ne pourrait-il pas éveiller des gens ?*

**Réponse :** - La réalisation du principe de la Voie peut être dite “ la sagesse en action ”, tandis que l'absence de réalisation sera dite “ l'ignorance en action ”. Pourquoi ? Parce que l'absence de réalisation ne fait que renforcer la misère de quelqu'un.

**Question :** - *Il se peut qu'éveiller quelqu'un selon le principe lui soit impossible. Mais comment ne serait-il pas de l'intérêt des autres êtres d'être éduqués à la pratique des dix actions vertueuses ou des cinq préceptes, pour prendre facilement place dans les vies, quelles soient humaines ou célestes.*

**Réponse :** - Non seulement il n'y a aucun avantage du point de vue du principe ultime, mais cela entraîne deux inconvénients : faire chuter soi-même et les autres. Par chuter soi-même, j'entends s'empêcher d'atteindre la Voie. Par faire chuter les autres, j'entends maintenir les autres dans le cycle de la vie et de la mort dans les six régions d'existence.

**Question :** *Je m'étonne qu'une personne qui pratique sincèrement la voie demeure inconnue. Pourquoi ne la découvre-t-on pas ?*

**Réponse :** - Les purs joyaux sont hors de la portée des miséreux ; une personne authentique est hors de la connaissance des imposteurs.

\*



---

<sup>52</sup> Publié dans le *Cahier Metanoïa* n° 42 avec l'aimable autorisation de la revue Zen, “ *La falaise verte* ”, animée par Maître Taikan Jyoji.

## du Désir de savoir

Texte écrit en marathi par Maharaj dans les années 1950,

*Traduction de Paul Vervisch*

À partir du moment où l'être humain devient conscient, il cherche à être de plus en plus heureux. C'est l'origine de toutes les formes d'activité dans l'univers C'est ainsi que l'univers lui-même a atteint l'existence, par l'intermédiaire de la forme atomique (atmique) de la conscience. Mais quelle est cette conscience atomique?

Il n'y avait rien - pas même rien, aucun semblant - avant qu'apparaisse la connaissance de soi. Dans cet état sans état s'est dressé la connaissance de l'existence, la prise de conscience de son propre être.

En fait, il n'y avait ni temps, ni espace, ni cause. La conscience était sans cause, il est donc futile de vouloir en chercher une. Il n'y avait pas de temps, ne peut donc pas la dater. Il n'y avait pas d'espace, on ne peut donc pas non plus la situer. Voilà pourquoi les Védas, Shrutis et les grands yoguis, comme Shankara déclarent, s'appuyant sur l'expérience intuitive, qu'il n'y a ni cause, ni temps, ni espace. Il n'y avait pas non plus de soleil, car il n'y avait pas d'espace lui permettant d'exister, et pourtant la conscience atomique était là, elle était ressentie comme telle et il n'y avait rien d'autre.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y avait rien, ni au-dessus, ni au-dessous, à même d'en prendre conscience. Seule la conscience d'être était là. Combien de temps a duré cet état ? Il n'existe aucune possibilité de réponse. Le grand miracle est que cet état d'existence était présent et avec lui un désir cosmique et sa réalisation immédiate. C'est ainsi que le miracle s'est matérialisé, miracle désigné plus tard par le mot Dieu.

En conséquence l'homme était convaincu que partout où il y avait Dieu, il y avait miracle et que partout où il y avait miracle, il y avait Dieu. Cette conviction l'a conduit à souhaiter que Dieu lui soit propice. Mais il n'est pas parvenu à comprendre la nature essentielle de Dieu. Chaque peuple différent possède sa forme particulière de dévotion et cette forme se perpétue. Que Dieu et ses miracles soient une seule chose est exact, mais l'interprétation de cette vérité est multiple. Ici par exemple, elle est différente de ce qu'elle est par ailleurs ; pour eux Dieu est unique, pour nous c'est le contraire.

Celui qui ne désire que la vision de Dieu, rien d'autre, peut seul la découvrir, comprenez cela. Et la merveille des merveilles est qu'il atteint également la béatitude. Seule la scintillante conscience du Commencement participe à cette béatitude, car elle seule a la nostalgie de l'harmonie parfaite.

La conscience a traversé de multiples incarnations. Ces incarnations sont des changements de forme, de qualité et de situation correspondant aux intérêts et aux désirs de cette conscience. Quelle est l'origine de tout cela ? C'est la persistance de ces désirs, de ces "vouloirs". Une des qualités de la conscience est la possibilité spontanée de prendre toute forme souhaitée. La conscience atomique primordiale est en accord avec ces "vouloirs" et leur réalisation est instantanée. C'est ainsi que la conscience est devenue multiple et omniprésente.

Cet ensemble - chacun dans sa nature et forme propre - bien qu'apparemment multiple est unique dans son essence, il a seulement étendu son être et inclus toutes ses possibles variations. L'énergie d'un atome unique s'est diversifiée en un grand nombre de centres, chacun possédant ses propres particularités et sa propre volonté. Cette situation a créé de multiples conflits. A chaque instant la volonté de ces centres innombrables s'exerce de façon différente. Chaque "vouloir" entrant en lutte avec les autres, il ne pouvait en résulter qu'une grande confusion.

Généralement, l'atome de volonté ignore le "pourquoi" et le "comment" de son désir, mais sa réalisation se doit d'être là. Le résultat concret des désirs de ce "vouloir" atomique peut être observé au moment de la destruction cosmique, quand l'univers entier est réduit en cendres.

Mais les "vouloirs" imprégnés d'amour ne sont pas, eux, tous effacés. Les grands moments de joie de ce monde sont dus à ces "vouloirs". La qualité de l'énergie individuelle alimentant le vouloir est toujours opérante, elle appartient à son essence et relève de la Force Première.

Personne ne peut devenir conscient de soi-même en dehors de cette qualité. Quiconque a l'expérience du Soi le doit à cette qualité. Se considérer comme quoi que ce soit d'autre est un péché, une dégénérescence; c'est créer la dualité. L'énergie primordiale qui a scintillé à l'origine a éprouvé un désir, à la suite de quoi elle est devenue multiples centres de "vouloir". En réalité elle est une et homogène mais, en raison de l'ignorance, elle paraît hétérogène. La créature se considère comme une chose différente mais, en réalité, il n'y a aucune transformation de la fibre originelle. La seule chose différente est cette idée stupide de différence. Elle peut être effacée par la pratique de *upasana*. Par cette pratique l'unité ultime sera atteinte.

Il a été déclaré plus haut qu'il n'y avait ni temps, ni espace, ni cause au moment du premier frémissement de l'énergie *atmique*. À quoi bon, direz-vous, parler de toutes ces caractéristiques et ces différents concepts?

La raison est la suivante. Le tressaillement de cette énergie atomique est nommé par le Vedanta : le Grand Principe. La qualité essentielle de ce principe est la conscience. Cette conscience, "consciente d'être consciente", se déploie instantanément en éther (*akasha*). Comment pourrions nous être conscient du temps si cette conscience n'existait pas ? Ce vaste déploiement de l'éther est l'espace. On peut en déduire que les trois ne sont qu'un Seul, Unique Grand Principe.

C'est une seule qualité qui a transformé ce principe en espace, temps et cause. Ensuite sont apparus les trois *Gunas* et les cinq éléments. La rapidité de cette opération est littéralement inconcevable. La conscience se transforme en éther, qui à son tour devient espace. Le scintillement originel s'est déployé en espace et il est devenu air. L'air a réuni sa force vive et le feu est né à l'existence. La vibration du feu s'intensifia, il devint froid et là était l'eau. L'eau se refroidit encore et elle se transforma en terre.

Toutes les caractéristiques des formes précédentes sont cristallisées dans la terre et les vibrations de ces formes se trouvent en elle. En vertu de ces différentes qualités

sont apparus d'innombrables êtres vivants et d'innombrables végétaux; mais au sein de tous le tressaillement de la Force Première est présent.

Le scintillement originel qui a précédé l'éther est présent dans chaque électron, dans chaque proton et il augmente continuellement sa puissance. Aussi longtemps que la palpitation de l'atome est effective, chacun de ses éléments est en mouvement. Le principe originel imbibe l'ensemble de la manifestation et tous ses composants. Qu'ils soient matière inerte ou êtres vivants, la Force Première est en eux continuellement agissante.

La créature ignorante pense qu'elle peut « faire » quelque chose, que cela peut être bien ou mal ; elles se ressentent comme heureuse ou malheureuse. Mais la conscience originelle ne perçoit rien d'autre qu'elle-même.

Elle n'a pas d'organes, néanmoins elle agit au travers d'innombrables organes. Elle n'est jamais polluée et ne pourra jamais l'être. La conscience, enfermée dans cette structure physique dérisoire, souffre de ses propres limitations. Les multiples centres de conscience entourés d'adjonctions limitatives, pensent être différents de la source originelle. Mais il n'y a qu'un être, qu'un esprit, qu'une qualité ; sans forme, sans parties, au-delà du temps, au-delà de l'espace, débordante d'immensité : la pure conscience qui est Une.

Il n'y a là aucune possibilité de différence ; de distinction. Tout arrive au moment voulu en accord avec la loi qui nous domine tous. Mais la créature, abusée par le souci de désirs dérisoires, de « moi » et de « mien », souffre inutilement ; elle se limite seulement à sa personne. Mais tout se matérialise au moment adéquat. Quand Ravanah devient intolérable, Rama apparaît pour vous soulager. Quand Kama devient tyran, Krishna est là pour la contrer.

Voilà comment se maintient l'alternance des hauts et des bas. La force qui contrôle tous ces événements est toujours la même. Elle ne change jamais. Il n'est pas possible qu'il existe un Dieu à une époque et un Dieu différent à une autre, c'est pourtant ce que pense la créature ignorante. Un élément unique donne naissance à la magnificence de cet univers manifesté. En l'absence de cet élément simple, il n'y a qu'absolu silence.

Quand cette qualité unitive est reconnue et totalement acceptée, le cœur se fond dans le Cœur, la confiance dans le Confident. Il existe alors un sens suprême de l'unité originelle de toutes choses. Et en plus, une claire conscience de l'appartenance à l'Un de tous les différents caractères présents dans la manifestation. Alors la suprême réalité est atteinte ; c'est appelé le Soi suprême. Tout temps, tout espace et toutes causes sont devenus Un pour l'éternité. Seul l'Un est omniprésent et éternellement actif. Il ne connaît ni gain, ni perte, ni mort. Il est non-né, sui-générés, éternel et pourtant il naît à chaque instant et se manifeste à chaque époque. Toute connaissance intellectuelle et spirituelle s'arrête ici.

Nisargadatta Maharaj

## AU LAMPADAIRE DU COPTE

### Question de bon sens

Notre traduction française du logion 17 est la suivante:

« Jésus a dit :

*Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,  
et ce que l'oreille n'a pas entendu,  
et ce que la main n'a pas touché,  
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ».*

L'œil, l'oreille, la main alimentent le mental qui, comme l'écrit Emile dans son commentaire du logion 17, « interprète les sensations et les sentiments en fonction d'un espace-temps qui lui est propre, nous induit e.: erreur ». Jésus met donc en cause, dans les versets 2 à 4 du logion, des organes situés au dessus du cœur de l'homme. Or, que ces organes soient sources d'erreur, cela s'oppose à la métaphysique pythagoricienne dans laquelle l'intellect (qu'alimentent l'œil, l'oreille et la main) est la voie privilégiée d'accès à l'Esprit pur.

Aussi, pour compenser cette mise en cause, a-t-on tendance à traduire le verbe copte *eiéhraï* par « monter » et ce dans la lignée philosophique des platoniciens et de leurs disciples chrétiens: dans ce cas en effet, la source de l'erreur provient aussi du dessous du cœur de l'homme, du côté des organes, méprisables pour Platon, que sont l'estomac, le ventre, le sexe. Dieu soit loué! le dessous étant mis en cause autant que le dessus, les préjugés sont alors saufs.

Malheureusement pour les pythagoriciens, les platoniciens et les chrétiens, le copte est une langue déroutante: on y emploie le même verbe *eiéhraï* pour dire « monter » que pour dire « descendre ».

Il n'est pas interdit de traduire *eiéhraï* par « monter » bien qu'une telle traduction ne soit pas cohérente avec les versets 2 à 4 du logion. Mais l'ennui provient de la préposition *hi* qui suit le verbe *eiéhraï*; en effet, cette préposition signifie « sur », dans le sens de « sur le dos de », et non pas « à », préposition que le copte traduit toujours par *é*.

Or les chrétiens ont beau nous avoir habitués à de fantastiques gymnastiques intellectuelles visant à démontrer l'in vraisemblable, on se demande quelle bête pourrait « monter sur le dos du cœur de l'homme » ! Non, vraiment, la sémantique aussi bien que la cohérence du verset 5 invitent à traduire *eiéhraï hi*, non pas par « monter à » mais par « descendre sur ».

Désormais, le logion 17 peut être traduit comme suit: « Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas descendu sur le cœur de l'homme ».

C'est contre tout ce qui alimente le mental (l'œil, l'oreille, la main), que Jésus nous met en garde et contre rien d'autre.

En effet, lorsque Salomé lui demande, au logion 61 : « Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit et que tu as mangé à ma table? », « Jésus lui dit: Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal; il m'a été donné ce qui vient de mon Père ». Ainsi, l'estomac et tous les organes qui sont en dessous du cœur « viennent du Père », n'en déplaise aux chrétiens. D'ailleurs, l'exercice de l'un d'eux permet de priver l'intellect de la notion de l'espace-temps qui, comme le dit Emile, est propre au mental. Bien d'autres endroits, dans l'Évangile selon Thomas, montrent la capacité des chrétiens à inverser le sens des paroles de Jésus afin de sauvegarder leurs préjugés. Il ne faut, à chaque fois, jamais hésiter à rétablir la vérité de Ses paroles, même si la correction est apparemment secondaire, comme celle qui consiste à rétablir le sens d'un mouvement vertical.

Michel



# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

... Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu.

J'ai soif  
J'ai très soif  
Ma gorge est desséchée

Je cherche  
de l'eau  
Ne fût-ce qu'un peu d'eau fraîche  
Pour me redonner vie.

J'ai beau regarder  
Autour de moi  
Je n'en vois pas.

Sans m'en rendre compte  
Je dirige mon regard  
sur cette belle arguière  
dont la forme élégante  
me charme  
et me distrait

Provisoirement.

Mais cette belle forme  
cache l'eau fraîche  
que je cherche  
Je la cherche  
à l'extérieur  
Mais elle est  
dedans

Et mon œil  
ne la voit pas.

... et que l'oreille n'a pas entendu.

Dans le calme  
Du dimanche matin  
Je me laisse bercer  
Par ce beau chant grégorien



Mon esprit s'apaise  
Et mon oreille est charmée  
Par la mélodie.

J'en oublie  
celui qui l'a composée  
ceux qui l'ont chantée  
ceux qui l'ont enregistrée  
les appareils qui la transmettent  
et ceux qui les ont construits.

Au point que j'en oublie  
CELUI qui a inspiré  
Ce beau chant grégorien

Mais si je m'y retrouve si bien  
C'est parce que  
Celui qui a inspiré  
Et celui qui écoute  
Ne font qu'UN.

Léon  
1.08.04

\*

En faisant le choix avisé du gros et bon poisson comme le fait le pêcheur du log. 8, je fais preuve d'une exigence peu commune, alors que la plupart conservent toute la pêche et ne voient même pas ce poisson là, si beau, si bon, mais si discret. Ils ne le voient pas, ni ne l'entendent, ni ne le touchent, ni même n'en ont la moindre intuition parce que ceux qui adhèrent aux réponses toutes faites sont occupés pendant tout le temps de leur existence sans jamais cesser de le prendre pour réels.

Le mental peut continuer à me demander avec perplexité voire angoisse vers quoi je me tourne, je continuerai à lui faire de réponses qui l'insatisfont ou à ne pas lui répondre. En fait je ne cherche pas à le provoquer, je lui laisse son domaine (rendez à Dieu ce qui est à Dieu - log. 100), mais lui fais fermement comprendre qu'il n'est pas dans le coup pour me donner ce qui me revient.

Le mental associé aux sens engendre ici et maintenant ce que Poonja appelle le « processus du monde », un théâtre d'illusions très organisé mais forcément angoissant car fondé sur l'idée de la naissance. Du coup tout naît et tout doit mourir dans ce théâtre là. Alors que lorsque le mental lâche prise, les sens délivrés du mécanisme interprétatif et créatif fonctionnent dans la vacuité insaisissable, peut-être même incommunicable. Mais il n'y a plus personne pour revendiquer la propriété de cela et désirer le promouvoir.

Christian



# BIBLIOGRAPHIE

\*

POUR EN FINIR AVEC L'EVEIL  
et  
AUTRES ERREURS CONCEPTUELLES  
Karl Renz  
Les Deux Océans

\*

Né dans la région du Weserbergland en Poméranie, Karl Renz a reçu une formation d'agriculteur, puis d'artiste. Depuis 1980, il vit à Berlin et aux Canaries, où il peint et fait de la musique. Vers 1980, il a connu sa première expérience de mort, et prit conscience de l'immortalité de l'être. Ensuite, pendant plusieurs années, il a souffert de migraines et connu de douloureuses transformations corporelles – jusqu'à ce que l'éternel maintenant, l'intemporalité soit réalisé dans toutes les cellules de son corps de conscience. *“ La pure lumière, comme par explosions, se répandait dans l'occiput ; toute ma perception était pleine de cette lumière. Dans l'acceptation totale de ce qui est, le temps disparaissait, et seule demeurait la connaissance selon laquelle je suis ce que je suis précède le temps. ”*

Karl Renz donne des entretiens dans différents pays d'Europe, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud, en Australie, en Inde et en Israël.

\*

*C'est avec la conscience du moi que tout commence. C'est toi qui es à l'origine de ce réseau sans fin de guerre et de paix, du tissu de la création, tu es celui qui a tissé chaque pensée et chaque forme. Mais lorsque soudain tu le reconnais, la toile se résorbe tout entière... (p. 20)*

*Dans le Sutra du Diamant, le Bouddha dit : Jamais aucun bouddha n'a foulé cette terre. Et jamais aucun bouddha ne la foulera. Il dit : J'ai prêché pendant quarante ans, sans jamais recourir à des mots. Personne n'a rien dit, personne n'a parlé et personne n'a écouté... Tout enseignement disant qu'il existe une voie pour sortir de la misère entretient la misère... (p. 24)*

*Il n'y a jamais eu de maître qui aurait dit : Elevez-moi au ciel puis construisez-moi une église. Tous ont dit : Oubliez-moi dès que j'aurai quitté ce monde. Si vous voulez m'honorer, oubliez-moi. Mais personne n'a tenu compte de cela. L'on a élaboré des religions. Jésus n'a jamais dit à ses disciples de fonder une religion. Il a dit : Laissez les morts enterrer les morts... (p. 29)*

*Toutes les expériences, y compris celle de la mort ou de la vie, sont évanescentes. Elles apparaissent puis disparaissent, or ce que tu es n'apparaît ni ne disparaît jamais. Tu es la source. Toute vie phénoménale n'est que le reflet dans un miroir... (p. 35)*

*Parce qu'il y a un toi, il y a la guerre et il y a la paix. Tu es la source des deux. Tu es responsable de tout ce qui est... (p. 49)*

*Jésus est le sauveur qui te libère du monde des objets et te conduit au sans-objet. Ce que tu es se détache du connaissable et du reconnaissable, et devient mystère. Le mystère c'est l'inconnaissance totale, sans un second qui serait connaissable. Or cela ne se réalise ni ne se perd, et l'on ne peut pas davantage y renoncer... (p. 67)*

*Il n'y a même plus de connaître. Dans l'instant présent, le connaissant, le connaître et l'objet de connaissance se confondent – il n'y a pas de séparation... (p. 69)*

*Je ne parle jamais de ce que je suis. Je ne peux me définir ou me connaître – pour toujours j'ignorerai ce que je suis. Néanmoins, je sais à cent pour cent que je suis, et que ce qui apparaît et disparaît, tout état, toute manifestation, toute connaissance existe parce que je suis. Je ne suis pas dans la manifestation, mais la condition première de toute manifestation. Le fondement sans lequel rien ne pourrait advenir.. (p. 71)*

*Tu n'es rien qui puisse être connu, mais cela qui connaît... (p. 98)*

*Tu n'es pas la pensée-moi et son désir de ceci ou cela, tu n'es pas la douleur. Tu es la source. Tu es liberté pleine et entière... (p. 111)*

*Existe-t-il des voies ou pas spéciaux ? Non. Chaque pas est un pas spécial que tu fais en direction de toi-même. Chaque inspiration également, jusqu'à ton dernier souffle, jusqu'à ce que le moi cesse de respirer et se laisse respirer. Les pas existent, mais ils n'ont aucun caractère spécial. Aie confiance en ce que tu fais, puisque l'aspiration te guide d'une manière ou d'une autre. Le Soi sait comment se trouver soi-même, mieux d'ailleurs que n'importe quel instructeur, ou n'importe qui d'autre. Il ne peut échapper à lui-même... (p114)*

*Le Soi égaré, perdu dans le petit moi, cherche à comprendre ce qu'il est dans son intégralité. Or il ne peut rien faire, puisqu'il ne s'est jamais perdu ! L'on ne peut trouver que ce qui a été perdu, se rappeler que ce qui a été oublié. Or tu n'as rien perdu, c'est pourquoi il n'y a rien à trouver ; et tu n'as rien oublié, aussi n'y a-t-il rien à se rappeler. Toute tentative d'accéder au savoir absolu par le savoir relatif n'est que vœu pieux. Tu peux faire toutes sortes de choses merveilleuses, mais tous ces faire ne te mèneront nulle part. Et pourtant chaque pas fait par le Soi mène indubitablement au Soi ! Un jour, il sortira de sa torpeur et prendra conscience qu'il ne s'était jamais perdu. C'est tout. Il n'y a rien à découvrir, seulement à reconnaître que ce qui cherche ne trouvera jamais rien puisque c'est en soi même cela qui cherche... (p. 116)*

*Tu ne peux effectivement pas te faire une image de ce que tu es. Tu es l'infinité, et donc ne peux avoir d'image de toi-même. Ni d'ailleurs personne d'autre – personne ne peut se faire une image de toi-même... (p. 121)*

*Que je sois sur la croix ou ai un rendez-vous avec Marie-Madeleine, ce sont là des circonstances, des manifestations qui n'ont rien à voir avec ce que je suis. Jésus va jusqu'à dire : je suis ce qu'est le Père, mais sans être le Père ; je suis ce qu'est Dieu, mais sans être Dieu. Par là, il faut entendre que Jésus est la quintessence de Dieu : il est la connaissance se passant de connaissances, c'est-à-dire la connaissance absolue où seul reste le fait de connaître, où il n'y a plus personne qui ait le savoir ou ait besoin de savoir. Il n'y a plus personne pour se soucier s'il vit ou ne vit pas. En l'absence de l'idée d'être ou de ne pas être, il y a ce que tu es en quintessence... (p. 149)*

\*\*\*\*\*

## **RAYMOND LULLE**

### **LE DOCTEUR ILLUMINE**

Raymond Lulle, *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, traduit du catalan et présenté par Patrick Gifreux Orphée, Editions La Différence

Raymond Lulle (1232-1316), surnommé le *Docteur illuminé*, est né et mort à Majorque. Sa famille, de noblesse barcelonaise, avait participé à la reconquête de l'île avant de s'y établir. Après avoir mené une vie dissipée, une série de visions transforma sa vie à partir de l'âge de trente ans. Prédicateur infatigable, abandonnant famille et biens pour se rendre en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle et à Rocamadour, il consacra plusieurs années à l'étude du latin, de l'arabe, de la philosophie antique et de la théologie. Une illumination divine lui inspira son *art de trouver la vérité*.

Considéré comme le créateur de la langue littéraire catalane, il est l'un des premiers à traiter en langue vulgaire des thèmes théologiques, philosophiques et scientifiques. Influencé par la mystique musulmane, il

précise lui-même, dans le prologue de son bréviaire intitulé le *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, que la composition de l'ouvrage suit un modèle soufi. Il fait en effet allusion à *ces hommes religieux, les plus appréciés des sarrasins mais aussi des autres, appelés "soufis", aux paroles d'amour et aux exemples brefs qui procurent à l'homme une grande dévotion. Ces paroles nécessitent une exposition grâce à laquelle l'entendement s'élève plus haut et croît aussi la volonté de dévotion.*

\*

68. L'Ami disait à son Aimé : " Tu es tout, partout, en tout, et avec tout. Je te désire tout pourvu que je t'aie tout et que tu sois tout à moi. " L'Aimé répondit : " Tu ne peux m'avoir tout sans être toi-même tout à moi. " L'Ami dit : " Aie-moi tout, et que je t'aie tout. " L'Aimé répondit : " Qu'auront ton fils, ton frère et ton père ? " L'Ami dit : " Tu es un tel tout que tu peux te donner à quiconque se donne tout à toi. "

\*

75. On demanda au fol si son amour avait commencé d'abord dans les secrets de son Aimé ou dans leur révélation aux gens. Il répondit et dit que l'amour, lorsqu'il est dans sa perfection, ne fait aucune distinction, car avec secret l'ami tient secrets les secrets de son Aimé, avec secret il les révèle, et dans la révélation même il les tient secrets.

\*

92. L'Aimé s'absenta de son Ami et l'Ami cherchait son Aimé avec sa mémoire et son entendement pour pouvoir l'aimer. L'Ami retrouva son Aimé, et il lui demanda : " Où étais-tu ? " L'Aimé répondit : " Dans l'absence de ta mémoire et dans l'ignorance de ton entendement. "

\*

124. On demanda à l'Ami quelles sont les plus grandes ténèbres. Il répondit que c'est l'absence de son Aimé. On lui demanda qu'elle est la plus grande splendeur. Il répondit que c'est la présence de son Aimé.

\*

211. L'Amour, l'Aimer, l'Ami et l'Aimé s'accordent si fortement dans l'Aimé qu'en leur essence ils ne sont qu'une seule actualité ; l'Ami et l'Aimé sont des êtres distincts qui concordent sans aucune contrariété ni diversité d'essence. C'est pourquoi l'Aimé est aimable au-dessus de toutes les autres amours.

\*

289. On demanda à l'Ami quelle chose était la plus grande : la possibilité ou l'impossibilité. Il répondit que la possibilité est plus grande dans la créature et l'impossibilité dans son Aimé ; si tant est que la possibilité et la puissance s'accordent, de même que l'impossibilité et l'actualité.

\*

290. " Dis, fol, quelle chose est la plus grande : la différence ou la concordance ? " Il répondit : " La différence est plus grande dans la pluralité et la concordance dans l'unité, excepté dans mon Aimé où elles sont égales dans la pluralité et l'unité. "

\*

295. " Fol, qu'est-ce que l'amour ? " Il répondit que l'amour est cette chose qui met les hommes libres en esclavage et donne la liberté aux esclaves. C'est pourquoi il est question de savoir si l'amour est plus près de la liberté ou de l'esclavage.

\*

306. " De toute éternité mon Aimé a commencé, commence et commencera ; et de toute éternité il n'a pas commencé, ni ne commence, ni ne commencera. Et tous ces commencements ne se contredisent pas dans mon Aimé parce qu'il est éternel et qu'il a en lui-même unité et trinité. "

\*

307. " Mon Aimé est un, et dans son unité s'unissent en une volonté mes pensées et mes amours ; et l'unité de mon Aimé suffit à toutes les unités et à toutes les pluralités, et la pluralité qui est en mon Aimé suffit à toutes les unités et pluralités. "

\*

355. " Dis, fol, quel est l'amour le plus grand et le plus noble qui soit en une créature ? " Il répondit : " Celui qui est un avec le Créateur. - Pourquoi ? - Parce que le Créateur n'a rien en quoi il puisse faire une plus noble créature. "

\*\*\*

**Marie Céline Moatty - PLUS LOIN QUE LES ÎLES,** *Rencontres avec les baleines et les dauphins dans l'Océan Indien, éditions : Les Deux Océans, Paris.*

*Vivant sur un caillou flottant au milieu des mers du sud, carrefour de races et de civilisations, Marie Céline Moatty nous emmène dans ce livre si joliment écrit à la joie de ses rencontres avec les baleines et les dauphins, loin de tout, loin du temps, loin des misères du monde, Plus loin que les îles ...*

*Pas de baleines, ni de tursiops dans ma Flandre, mais ces petits lapins de la Dame à la Licorne. Plus loin que les îles, oui, toujours plus loin, vers la pureté des origines pour être au plus près de la beauté des choses, de la Nature, du vent, de la mer et des étoiles.*

*Oui, Marie Céline Moatty, vous nous offrez avec ce petit livre un océanique bain de fraîcheur et de jeunesse dans la palpitation du monde.*

*Continuez à jouer de l'ancive pour communier avec les dieux !*

*Bientôt, vous aurez la pluie des mangues et, nous, les délicats brouillards de l'automne.*

*Bonne saison à tous les deux.*

*Merci.*

Roger Quesnoy (Villeneuve d'Ascq)

\*

*Un grand merci pour ce beau recueil de poèmes et de connaissances sur un monde de rêve, celui de nos amis les dauphins...*

*Mon Dieu, comme il serait bon de vivre à Mayotte pour notre retraite... est-ce qu'il reste de la place ?*

*Encore merci, et félicitations à Marie Céline pour ce précieux recueil*

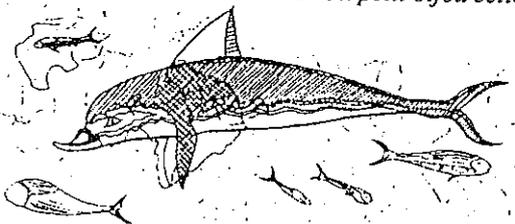
Michel Coquet

\*

*J'ai reçu avant hier le merveilleux petit livre de Marie Céline. J'étais certaine que vous alliez vous régaler à Mayotte. C'est au-delà de ce que j'espérais pour vous. J'ai failli nager avec des dauphins là-bas dans ce merveilleux lagon. J'ai dû me contenter des tortues car j'étais trop éloignée de l'action dauphins. Bref les baleines là c'est le TOP. Ici il y a aussi des safari-baleines : peu intéressant : trop loin ... Pour Marie-Céline : je t'ai retrouvée tout amour, tout humour, tout raffinement dans tes histoires Mayotte. Superbe. Très jolies illustrations. Un petit bijou cette collection miniature...*

Monique Bereau (Nouméa)

\*



Pour Yves Moatty, connaissance profondément vécue au quotidien et pure expression poétique sont indissociables.

Connaissance éprouvée dans chaque détail de la vie et expression poétique prise à la source de tout ce que recueillent les sens tenus en éveil, justement par la vie.

De cette source s'écoule sans fin le poème où il n'est que de s'immerger pour le faire sien et lui appartenir ; et, dès lors, pour constater que le poème et le poète ne sont qu'un.

De la même manière qu'aucune d'entre les vagues ne diffère de l'océan.

Cet océan qu'aime tant Yves Moatty ; d'abord pour être né en son milieu ; ensuite pour savoir y plonger jusqu'à s'y confondre comme fait le dauphin ! Et puis pour le plaisir d'en regagner les rives d'où le contempler et laisser en lui s'attiser le désir de le rejoindre à nouveau !

De se livrer au rythme qui l'anime, le rythme même du poème, voluptueux ou tempétueux, selon l'humeur du temps ; selon l'état d'esprit de l'homme en quête, éternel voyageur tant qu'il n'a pas touché à ce qui dépasse l'alternance des jours, des nuits et des saisons et qui est sans confins.

C'est précisément au-delà de toute frontière que nous invitent les poèmes d'Yves Moatty.

Ses poèmes qui sont faits de mots simples mais dont le sens n'est jamais anodin car il a la gravité de tout ce qui se rapporte à l'essentiel et qui se dit à chaque pas, à chaque instant, dans chaque détail de la vie en prise avec la connaissance.

Avec l'unité où les poètes sont tous jumeaux !

Jacques

\*

#### Préface

La Réunion en ce début de millénaire vit à cent à l'heure. Il nous paraît vital de préserver un instant de sérénité. Et la poésie peut devenir, en tout lieu et à tout moment, un accord harmonieux avec

notre

environnement.

Les poèmes d'Yves Moatty, à mille lieux d'être hermétique, nous font accéder à la richesse du monde avec une tendresse inégalée. Pouvons-nous être insensibles à la beauté et à l'amour ?

Partageons donc cet instant de poésie à portée de nos sens et laissons la enfiévrer notre vie !

Car après tout, la poésie nous la vivons déjà en chacun de nous, quand la personne aimée nous éblouit ou le reflet de l'océan scintille de mille paillettes... Mais là, Yves Moatty a su devenir le médiateur de ces instants privilégiés. Il les chante... et nous enchante !

Au-delà de la lecture, une vraie tendresse qui nous fait remémorer nos plus beaux instants au plus profond de nos mémoires.

Faisons du recueil d'Yves Moatty notre compagnon de tous les jours et qu'il embellisse notre quotidien, et enrichisse notre existence.

Voyage jusqu'au bout du plaisir,

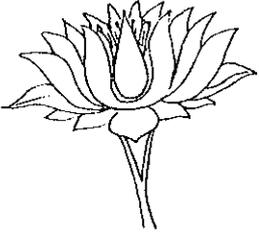
Ivresse des mots,  
Tendresse de l'âme,  
Caresse du rythme...

Rafik Cassam Chenai

François Khoon Yam

\*

# POESIES



*J'ai pris charge du poème. Et je dirai comment il me vint. Je le dirai pour le plaisir de le voir et de l'entendre : il se déplie comme un rouleau sans commencement. Je l'accompagne avec l'attention que l'on porte à ce qui vous prend tout entier non pour vous aliéner mais pour vous accueillir dans l'ouvert. Il vous sollicite pour vous présenter à vous-même tel que vous êtes et en même temps de plus en plus réceptif. On se reconnaît comme unique et comme vibrant d'un frémissement toujours nouveau. On se voit comme la source constamment jaillissante qui vous presse de prendre la plume, qui la guide toute affaire cessante. C'est l'objet du poème qui commande sous l'emprise d'une nécessité incoercible, injustifiée, injustifiable. Ce par quoi c'est dit se fond dans ce qui se dit. Après avoir été l'instrument de l'expression, l'instrument s'efface. Le visible est devenu invisible à l'étage où le réel prend la relève du rêve. Désormais il occupe le centre de la vision. Souverain sans sujet, il se communique à lui-même pour le plaisir. Sa présence se chante dans sa mouvance et se sourit dans le repos.*

*Après avoir mis en branle l'attention liée à l'impulsion du chant, le vieux corps disparaît pour ne rien laisser subsister hormis la voix. Plus rien à conquérir, plus rien à parfaire. Tout est donné à l'instant à satiété à qui est lavé du souci de la rétention et de la rumination. Celui qui émet reçoit car le chant les réunit dans son insécable unité. La voix se célèbre elle-même pour elle-même. Unique, elle dissipe tout.*

*Celui qui n'est pas elle poursuit son rêve de sourd. Il parle sans percevoir le chant. Il s'entretient avec ses semblables, mais leur brouhaha étouffe la voix. Ils ne peuvent en même temps en parler et l'entendre, car elle n'est audible que par elle-même et pour elle-même.*

Emile Gillibert  
Janvier 1995

écoute avec le vent  
le rythme lent des flots  
nos pas qui se dissipent  
sur la terre en gésine

la sourde mélodie  
des voix ultramarines  
l'îlot de sable blanc  
désert surgi des eaux

tu tisses à chaque instant  
les songes de la mort  
les masques de la vie  
surgie de nulle part

vague après vague va  
le chant d'avant le chant  
qui roule avec les âges  
mon visage sans âge



Yves